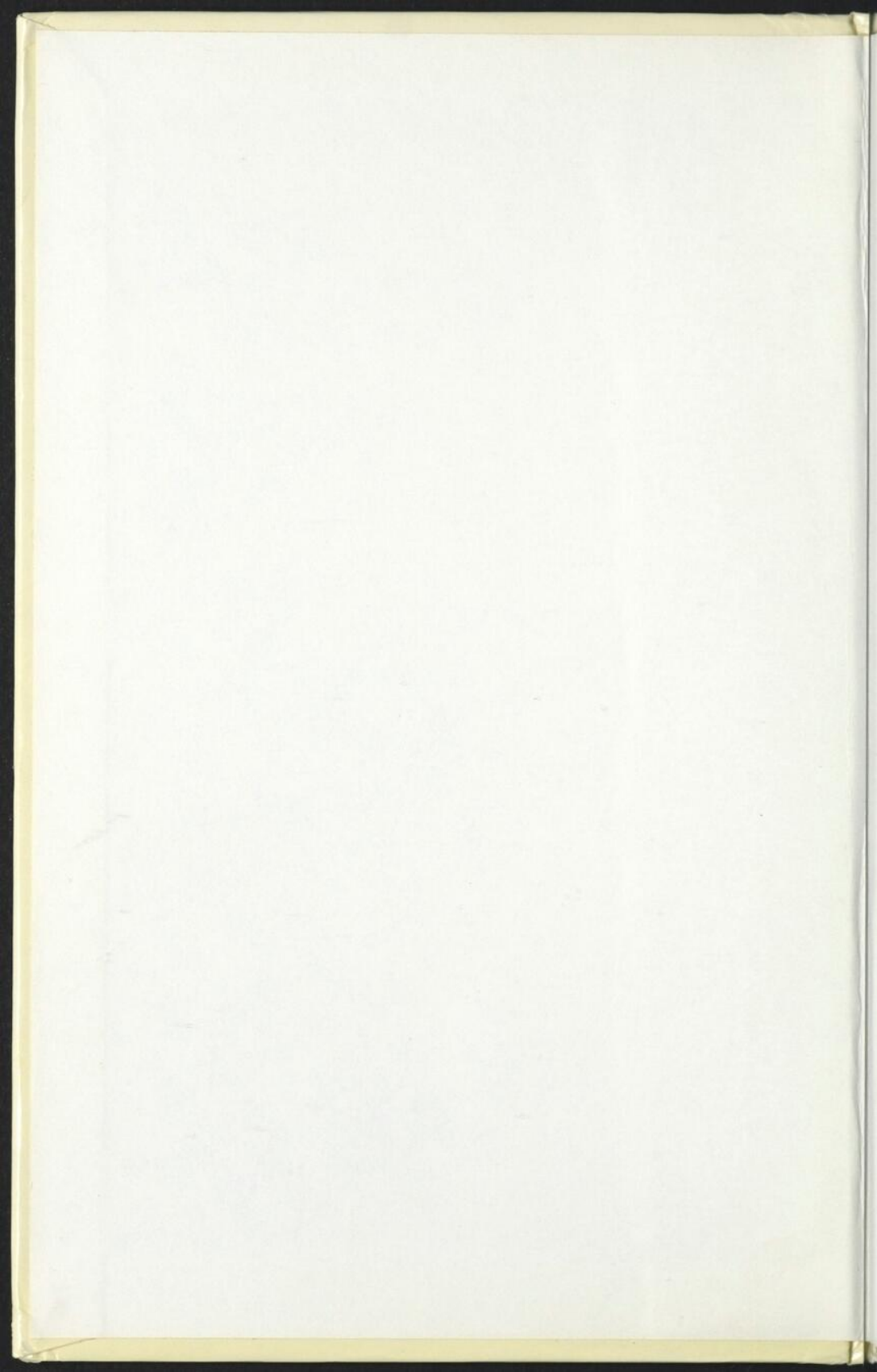




Edwards

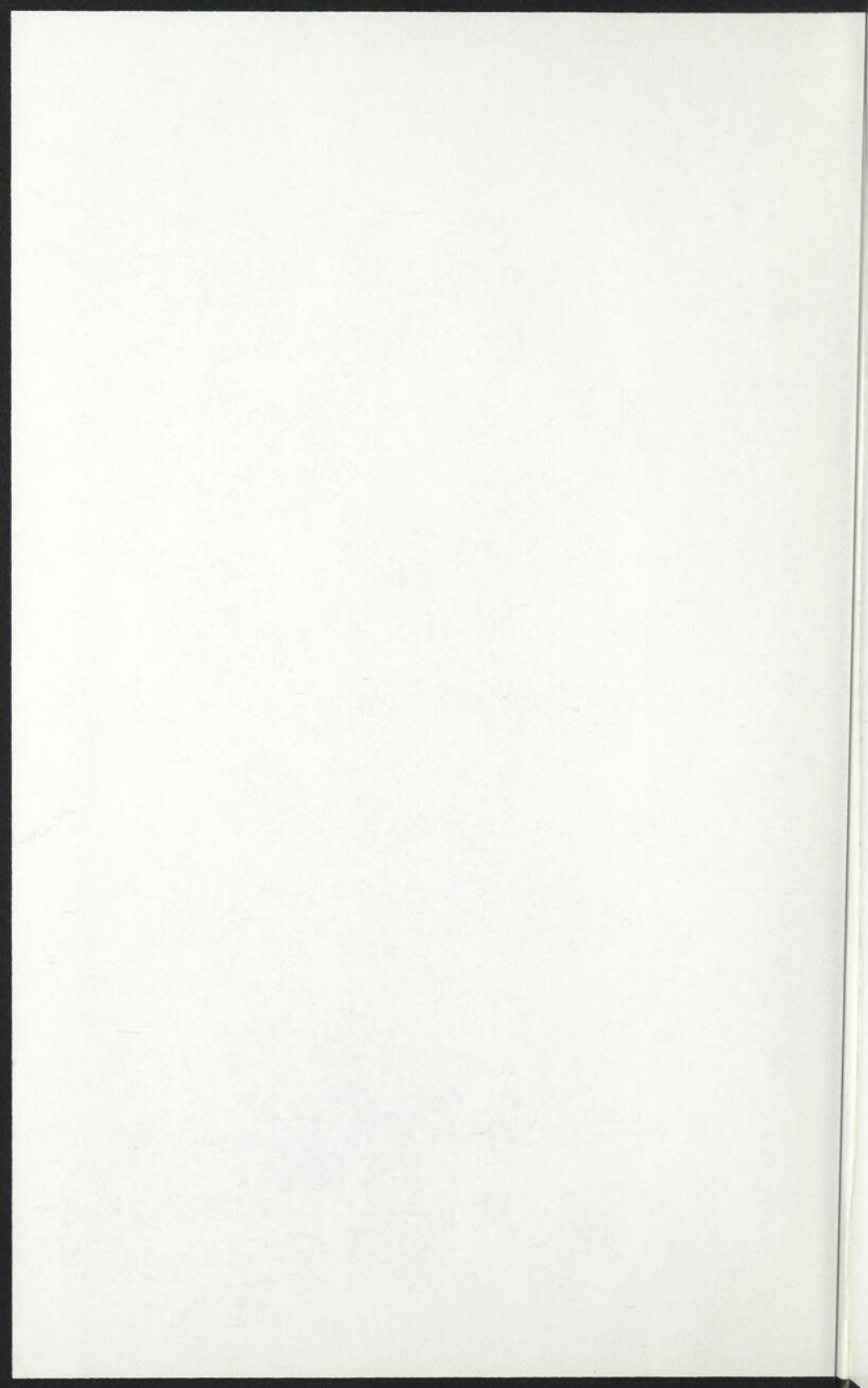


Amatlier Andre-

Wt. ma ska me Lem

n: kan n: d

Wt. ma mi ka pan n: d



**MOI,
«MESTENAPEU»***

La publication de ce livre a été rendue possible grâce à une contribution du :
Ministère des affaires culturelles, patrimoine autochtone et le Conseil Exécutif
Sagmai.

Édité par Traduction Montagnaise, Édition Ino

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec
4^e trimestre 1984
ISBN-2-89200-001-7



**MONSIEUR
MATHIEU MESTENAHEU
ANDRÉ**

Né le 3 mars 1904, à Uapaskush, au Labrador, sur le territoire de chasse ancestral. Très vite, il s'initia au métier de trappeur et de chasse, métier de toute sa vie. Dès son jeune âge, il sera considéré comme l'un des meilleurs chasseurs et trappeurs montagnais.

Mathieu André se maria en 1929 avec Délima Vollant dont il aura 13 enfants et 45 petits enfants.

On le remarque aussi pour son jugement sûr et son leadership et M. André sera élu chef indien pour les réserves de Sept-Îles et Maliotenam, et Matimekosh, réserve montagnaise de Schefferville en tout 18 ans. Il travaillera comme consultant pour le Conseil Attikamek Montagnais et sera membre du mouvement innu kanatuapetshet, qui réclame l'autonomie des territoires montagnais.

En 1983, on l'honore pour sa participation à la découverte du Minerais de fer de Schefferville, fut la personne qui apporta les premiers échantillons de

fer, à la Société nationale des Québécois de la Côte Nord. M. André est très estimé de toute la population montagnaise de la Côte Nord et de la Basse Côte Nord, et est considéré comme un grand montagnais d'où son nom Mestenapeu.

Par la vie qu'il a mené, par ses voyages effectués pendant plus de 70 ans dans le nord québécois et sa pensée M. Mathieu André demeure l'un des derniers dépositaires de la culture traditionnelle Montagnaise.

AVANT PROPOS

Mes amis,

Ma première pensée en écrivant ce livre se tourne vers ma Nation et toutes les autres Nations indiennes et vers nos étudiants qui chercheront à connaître notre passé et notre langue depuis son origine: je leur laisse ces lignes car je vieillis. Mon livre peut aussi servir à d'autres fins. Je ne me suis servi d'aucun modèle pour écrire ces mémoires, ne connaissant que ma langue qui a été orale jusqu'à récemment: tout cela vient du plus profond de moi-même n'ayant jamais reçu d'enseignement si ce n'est l'éducation ancestrale de mes parents.

Le titre signifie: «Le grand homme» dans ma langue; c'est mon grand-père maternelle qui me nomma ainsi à ma naissance à la suite d'un rêve prémonitoire qu'il avait eu à mon sujet.

Je tiens à remercier le Ministère des Affaires Culturelles, particulièrement monsieur Michel Noël et Yves Bernier, ainsi que tous ceux de ma Nation qui ont participé à la réalisation de cet ouvrage.

Il y a dans mon livre des aventures que j'ai vécues personnellement, des faits tirés de mon expérience et il y a des récits que l'on se raconte de génération en génération depuis si longtemps que la frontière entre le naturel et le surnaturel est devenue

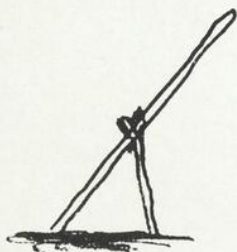
impossible à retrouver, de telle sorte que certaines histoires vraies vous paraîtront extraordinaires même si elles ont pour origine des faits réellement vécus... mais j'ai tenu à les retracer ici pour la survivance de la culture innu que l'homme blanc nomme indienne ou amérindienne.

LEXIQUE INNU

Autrefois, on ne se servait pas de crayon, mais de quelle manière s'écrivait-on?

Si on décidait de rendre visite à quelqu'un mais qu'on ne trouvait personne, on savait toutefois que l'individu passerait par cet endroit, alors on pouvait lui laisser un message. On lui indiquait d'où l'on venait et où l'on irait par la disposition de quelques branches. Ainsi, chacun pouvait communiquer à l'autre tous ses faits et gestes; on connaissait ces signes par coeur et on les conservait en mémoire précieusement. En voici quelques exemples:

I



La direction de cette branche montre l'endroit vers lequel est parti l'indicateur; posée à moitié sur un support, elle indique à quelle distance il se trouve, soit une demi-journée de marche.

II



La direction de cette branche donne l'endroit où l'on campera et la tige plantée à l'arrière signifie qu'on y restera longtemps.

III



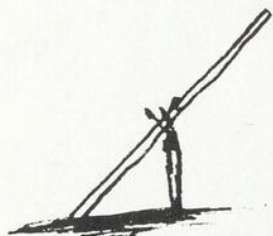
Ici, on indique non seulement la direction suivie mais le fait qu'on a en sa possession beaucoup de vivres.

IV



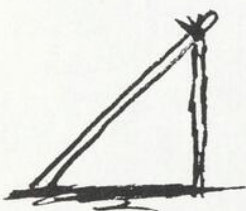
Là, on donne les mêmes indications que ci-dessus mais en mentionnant que les vivres sont à moitié dépensés.

V



Ces branches placées ainsi signifient: je suis parti assez loin dans cette direction.

VI



Ici, on veut indiquer qu'on a entrepris un grand voyage (visite ou descente vers le littoral).

VII



Ceci veut dire que le campeur se porte bien, qu'il a des vivres et qu'il a communiqué depuis longtemps.

VIII



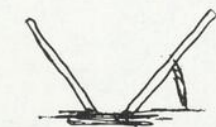
Là, le campeur indique qu'il restera sur place peu de temps.

OUEST

NORD



SUD



EST

Cette indication montre qu'on approche du campement, l'indicateur donne l'heure à laquelle il est passé à cet endroit; la branche arrière donne l'emplacement du soleil au moment du passage.

C'est de cette façon que l'on communiquait entre nous et j'ai connu cela: nous utilisions les ressources du milieu pour ce faire et tous ceux qui ont aux environs de 65-75 ans s'en souviendront encore.

INTRODUCTION

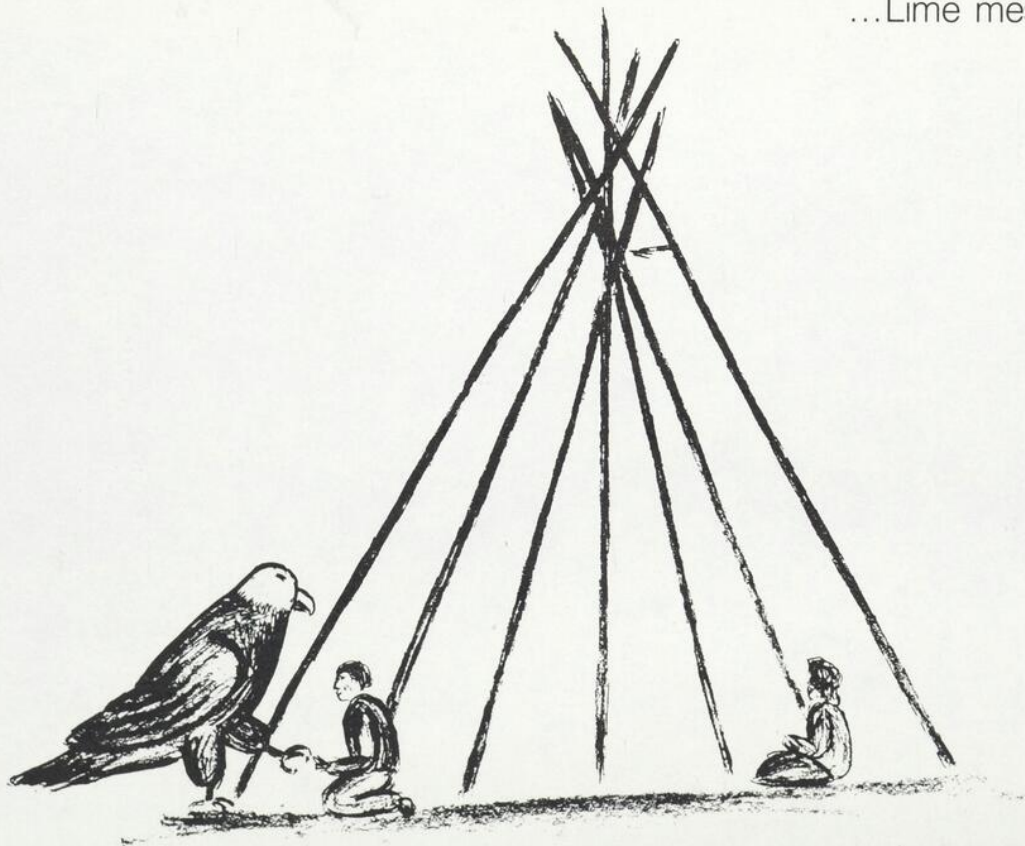
LA LÉGENDE DE L'AIGLE GÉANT (PREMIER RÊVE)

Un matin, en se levant un homme dit à sa femme: «J'ai rêvé. Quand je partirai, tu iras chercher du cèdre rouge pour le chauffage, un tronc long et lourd dont tu prendras garde de ne pas rompre le sommet. Tu couperas le bois et tu le feras brûler continuellement. Tu déposeras dans le feu le bout le plus mince en direction du soleil levant, le bois se consumera lentement jusqu'au coucher du soleil. Si le feu ne s'éteint pas, un aigle arrivera et tu le feras entrer dans la tente, en refermant bien l'entrée. Je reviendrai au crépuscule. Si tout se fait, mon rêve se réalisera, je t'en dirai le contenu plus tard».

Il ne lui dira que si son rêve se réalise. Le temps était beau ce jour-là, il n'y avait au sol que quelques centimètres de neige, mais d'après son rêve le lendemain il ferait tempête. Ce qui se produisit. Soudain, il entendit des pas dans la neige, l'entrée s'ouvrit d'un coup et l'homme vit de longues serres, c'était celles de l'aigle géant. Celui-ci ne le reconnut pas: «Mon petit-fils, dit-il, je suis gravement atteint; dans le brouillard je n'ai pas vu le récif du lac, toutes mes serres sont cassées». Il ne pouvait entrer et resta assis dehors, il tendit sa patte à l'intérieur et il demanda qu'on lui effilât ses serres. L'homme prit un couteau croche qu'il effila, il lima la première serre puis les quatre autres; après quoi il les aiguisa. Il fit si bien son travail que l'aigle rentra

...Lime mes serres!»

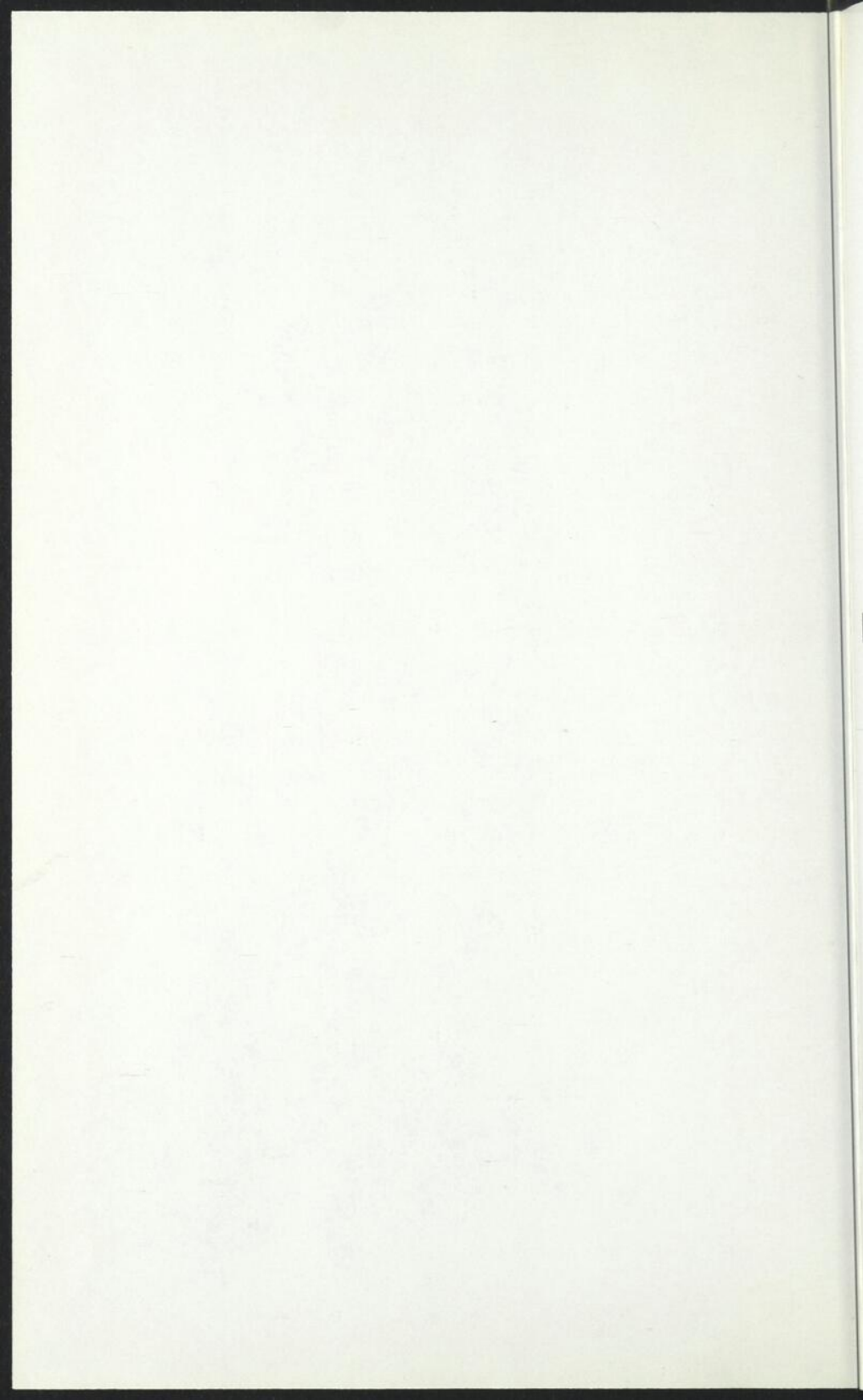
8



Chamuel

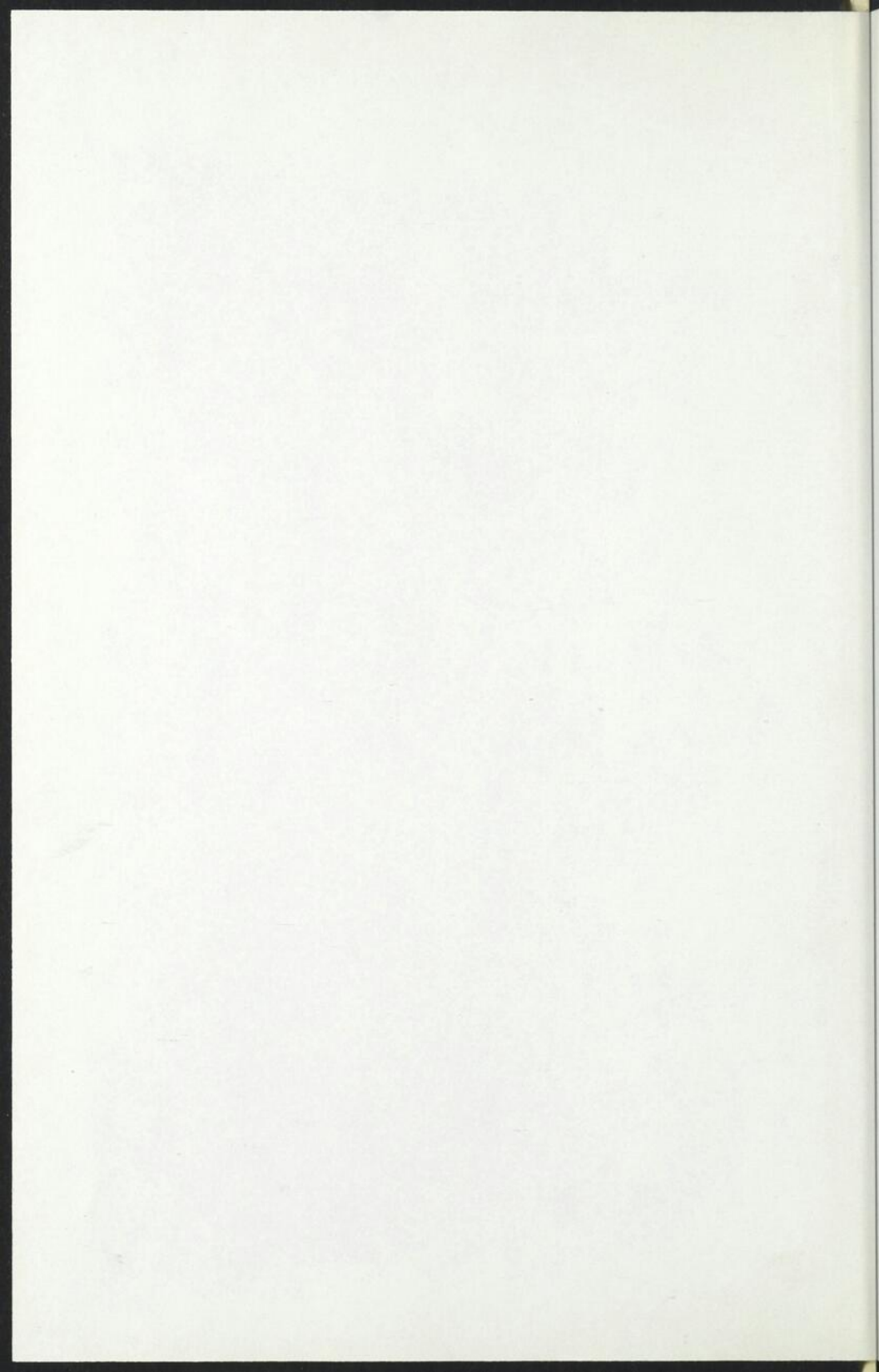
l'autre patte qui était dans le même état. L'homme agit pareillement. Quand il eut fini, il dit à sa femme: «As-tu une peau de caribou tannée? Apporte-la moi!». Il en fit une boule et dit à l'aigle: «Attrappe». Comme la peau s'ouvrit, on put y voir les marques de serres. L'homme la mit de nouveau en boule et dit encore à l'aigle: «Attrappe de l'autre patte» et les serres la transperçèrent de nouveau. Il dit: «J'ai fini, grand-père». Alors l'aigle répondit: «Demain, il y aura aussi de la brume et c'est alors que j'apporterai ta viande». Le lendemain, il faisait la même température: tempête. Il entendit des pas et regarda près de l'entrée: «J'apporte ta viande». L'homme sortit. Peu après, il alla voir d'où venait l'aigle par ses empreintes, il y avait du caribou: sept mâles gisaient là; il entendit encore: «J'en apporterai d'autres demain». Le lendemain, il trouva sept femelles. L'homme était heureux, il avait hâte de savoir si son rêve était en train de se réaliser. Il devait vérifier auprès de sa femme si elle avait pu brûler le bois selon ses directives. Alors, il lui raconta son rêve qui se réalisait entièrement. C'est lui qui a rêvé à l'aigle, qui a rêvé que l'aigle avait cassé ses serres et qu'il les lui arrangeait pour avoir du caribou en retour, c'est là que vous comprendrez cette légende.

Tout est bien qui finit bien
ou littéralement
«La perdrix se bat le vagin en volant»



CHAPITRE 1

DÉPLACEMENTS SUR NOS TERRITOIRES



DE L'ARRIVÉE SUR LA CÔTE JUSQU'AU DÉPART POUR L'HIVER

À leur arrivée sur la côte, tous les Indiens qui avaient passé l'hiver dans le bois se rassemblaient à Sept-Îles pour la Mission. En ce temps-là, un seul Missionnaire était en charge de toute la Côte-Nord; il s'arrêtait à Sept-Îles pour quinze jours et repartait vers sa résidence permanente située à Betsiamites. Après le départ du missionnaire, on se séparait pour rejoindre nos villages respectifs soit vers Moisie, à Mishtashipu, soit vers Clarke City, à Ste-Marguerite.

On recommençait à se préparer pour la remontée à l'intérieur des terres vers le cinq août mais il fallait attendre l'arrivée du bateau approvisionnant les marchands, desquels on achetait le nécessaire à crédit, pour passer l'hiver en forêt.

Durant l'attente de l'approvisionnement, on s'occupait à fabriquer des canots. Quand le bateau arrivait, on se rendait chez le marchand et on obtenait de la marchandise selon nos besoins. On pouvait commencer alors à plier bagage. Restait à attendre le retour des pêcheurs de morues: on en achetait toujours quelques-unes pour le voyage.

Le signal du départ est donné... Les chariots attelés de chevaux transportent les bagages sur la grève de la Mishtashipu, certains préfèrent les transporter à dos d'homme; on répartit la charge des canots: il faut partir à marée haute. Le premier campement se fait en

Il faut partir
à marée haute...



aval des rapides, à Enekatshut, là où se trouve aujourd'hui le pont du chemin de fer. On mange de la morue qu'on s'était procurée des pêcheurs. C'est en vue du premier rapide qu'on choisit parmi les hommes celui qui va être «le capitaine» pendant tout le voyage, le plus apte à diriger. On avance en canot jusqu'au premier portage, en amont. Pour se hisser avec le canot jusqu'aux eaux calmes, on installe le long des escarpements rocheux de solides cordes. Il faut ici traverser la rivière pour se rendre au portage. Il dure trois ou quatre jours. Puis il faut faire deux voyages en canot, l'un pour le matériel, l'autre pour les membres de la famille avec tout le nécessaire pour ériger le campement.

Au cours du voyage sur la Mishtashipu, on pêche le saumon pour se nourrir. On fabrique des harpons avec les tiges de fer qu'on ne manque jamais d'emporter et qu'on installe au bout d'une perche solide: on harponne le saumon la nuit à la lueur de flambeaux faits en écorce de bouleau.

Au portage nommé «Kakatshat», l'homme devait porter deux cent quarante livres de chargement à dos durant un demi-mille sans arrêt. Il commençait à six heures du matin jusqu'à six heures du soir... Quant à la femme, elle transportait un sac de farine et deux seaux de graisse, l'équivalent de cent livres, et cela, en plus de faire la cuisine, surveiller les enfants, faire la lessive, raccommoder le linge et faire le pain. Elle ne se couchait jamais avant dix heures du soir. Elle était la première à se lever pour préparer le déjeuner, habil-

ler les enfants et plier les bagages. Puis on défaisait la tente pour avancer toujours plus loin... Nul ne se plaignait ni de fatigue, ni de douleurs.

EN FORÊT, LE DIMANCHE

Pendant les dix mois qu'il passait dans le bois, la préoccupation et le respect que l'Indien vouait au Dimanche étaient remarquables: on priait en famille matin et soir, on enseignait aux plus jeunes à dire leurs prières, il y avait neuf pages du livre de prières à faire apprendre par coeur; on leur enseignait aussi quelques cantiques. C'est ainsi que nos parents nous ont élevés: nous avons tous un grand respect pour la journée du Dimanche où prières et chants pieux débutaient vers dix heures, le matin. Personne ne chassait ni ne travaillait ce jour-là, à moins de manquer de provisions... Les jeunes seulement pouvaient toutefois faire la chasse à la perdrix, en hiver, par temps de pénurie mais uniquement pour la subsistance.

LES CACHES

À cinquante milles en amont des grands lacs Kauhachu et Ashuanipi, on fabrique des caches pour vingt-cinq livres de farine et quelques portions d'autres aliments. On est alors à environ trois cents milles de la côte et ces denrées resteront en réserve tout l'hiver.

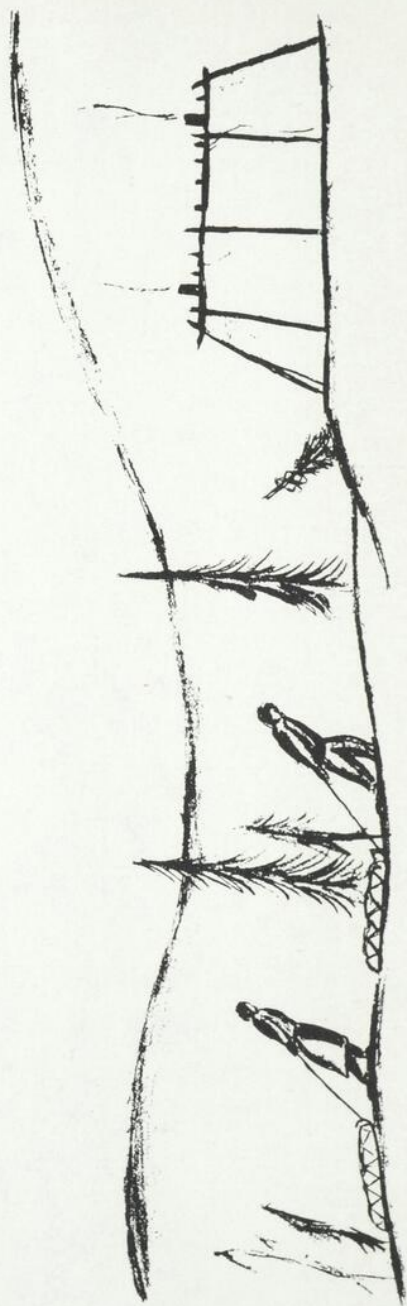
LE TEMPS DE SE SÉPARER EST VENU

Les trois ou quatre familles qui ont voyagé ensemble ne se reverront qu'au temps des Fêtes, à une date et en un lieu que va décider «le capitaine». Chaque famille rejoint son territoire de chasse avant le temps de la grande chasse à la fourrure. En pêchant la truite et en chassant perdrix, lièvres, castors et caribous, on amassera des provisions qui seront consommées durant la chasse à la fourrure, elles permettront aussi d'épargner celles qu'on avait emmenées. Les lacs commencent à geler en octobre et débute également la chasse à la fourrure qui durera deux mois. On recherchera la martre, le vison, le castor, la loutre, le renard ou toute autre fourrure commerciale. On fabriquera aussi «toboggans» et «raquettes» pour voyager. Le temps des Fêtes approchera peu à peu, alors, à nouveau, on chassera pour amasser de la nourriture qui servira le temps qu'on passera réunis aux Fêtes. Il faut bientôt se diriger vers le lieu désigné par «le capitaine» et ce sont les préparatifs du départ. Le premier arrivé à l'endroit choisira le site du campement et attendra les deux ou trois familles.

L'ARRIVÉE D'UNE FAMILLE ATTENDUE AU LIEU DE RENCONTRE

Du monde arrive... Vite! Toute la famille sort de la tente pour les recevoir. On leur donne la main et on les invite à entrer. Les jeunes déplaceront les enfants sur les toboggans qui ont été trainés par leur mère faute de pouvoir suivre la marche. Une place a été préparée dans la tente pour les nouveaux venus; on

L'arrivée
au
lieu de
rencontre



S. L. L.

leur offre de l'eau pour les désaltérer ou encore mieux, un bouillon; on les laisse se reposer quelques instants puis on échange ses impressions sur la chasse d'automne... Un bon repas sera servi alors, puis le nouveau venu proposera à sa femme d'aller monter leur tente mais, l'hôte généralement les gardera pour dormir: «Demain nous nous occuperons ensemble de la tente de rassemblement» Shaputuan «où nous passerons les Fêtes! Il faudra la faire assez vaste pour y accueillir tous les visiteurs...» Dès le lendemain, on fait les préparatifs pour la grande tente: certains pelletent la neige à l'emplacement désigné, d'autres coupent les arbustes dont les troncs serviront de charpente une fois ébranchés, lesquelles branches serviront de solage ou tapis de fond. Les femmes iront ensuite chercher les plus belles branches pour la finition du tapis: une bonne épaisseur est nécessaire pour isoler du froid. Tandis que les hommes, à l'extérieur, remblaient le tour de la tente avec de la neige, les femmes, à l'intérieur, disposent le branchage. À l'entrée, une longue bûche sera placée en travers pour couper le vent, elle aussi sera remblayée de l'extérieur pour une meilleure isolation. Un autre tapis de branchage sera fait à l'extérieur pour l'entrepôt des bagages et du bois de chauffage. L'extérieur étant terminé, il faut penser à l'aménagement intérieur: une petite armoire pour la vaisselle et la nourriture, l'installation des poêles, l'allumage des feux... Puis il faut bûcher une bonne quantité de bois et percer un trou dans la glace pour l'approvisionnement en eau. La tente dressée, on rassemble les provisions qu'on a amassées au cours de la chasse, on les remet au «capitaine», graisse et viande, qui en fera la

distribution aux femmes; elles se mettront à confectionner des tourtières, de la banique, des tartes aux graines rouges, de la poutine tandis que d'autres cuiront les viandes.

NOËL

La veillée de Noël approche... Au crépuscule, on allume la chandelle qui servira à connaître l'heure de la Nativité. Les anciennes chandelles étaient de meilleure qualité que celles d'aujourd'hui, elles brûlaient régulièrement et on pouvait approximativement savoir le temps où l'on devait commencer la prière, soit onze heures. On disposait alors les dons de chacun: pères et fils en âge de chasser offraient une peau de martre ou autre fourrure précieuse chacun, pour la naissance de Jésus. Ces dons sont remis au missionnaire lors de la descente sur la côte. Entre nous, nous n'échangions de cadeaux qu'au Jour de l'An: fourrure ou menus articles achetés au marchand avant le voyage. La chandelle consumée, il était minuit, on en allumait une autre et la prière pouvait débiter, suivie de chants et cantiques de Noël pendant environ trois heures; tous étaient aussi heureux que s'ils assistaient en personne à la naissance du Christ. Alors le festin pouvait commencer.

«Entre parenthèse, Vous, les jeunes, je vous raconte tout cela, nos coutumes de Noël en forêt d'antan, nous qui partions pour dix mois et je vous affirme que ce n'est pas le missionnaire qui commandait nos actions mais nous mêmes qui répétions ces rites au fil des ans».

Les Fêtes passées, il fait trop froid pour chasser les animaux à fourrure qui s'abritent sous la neige... Plus rien ne bouge, on chasse alors le caribou pour la subsistance; vers mars, avec le beau temps, on se sépare à nouveau pour nos territoires respectifs, car la martre est encore traitable jusqu'au 20 avril, alors que la loutre et le rat-musqué le sont jusqu'à la mi-mai. L'heure de la grande descente vers la côte approche, c'est habituellement entre le sept et le dix juin.

«LE CAPITAINE», QUI EST-IL ?

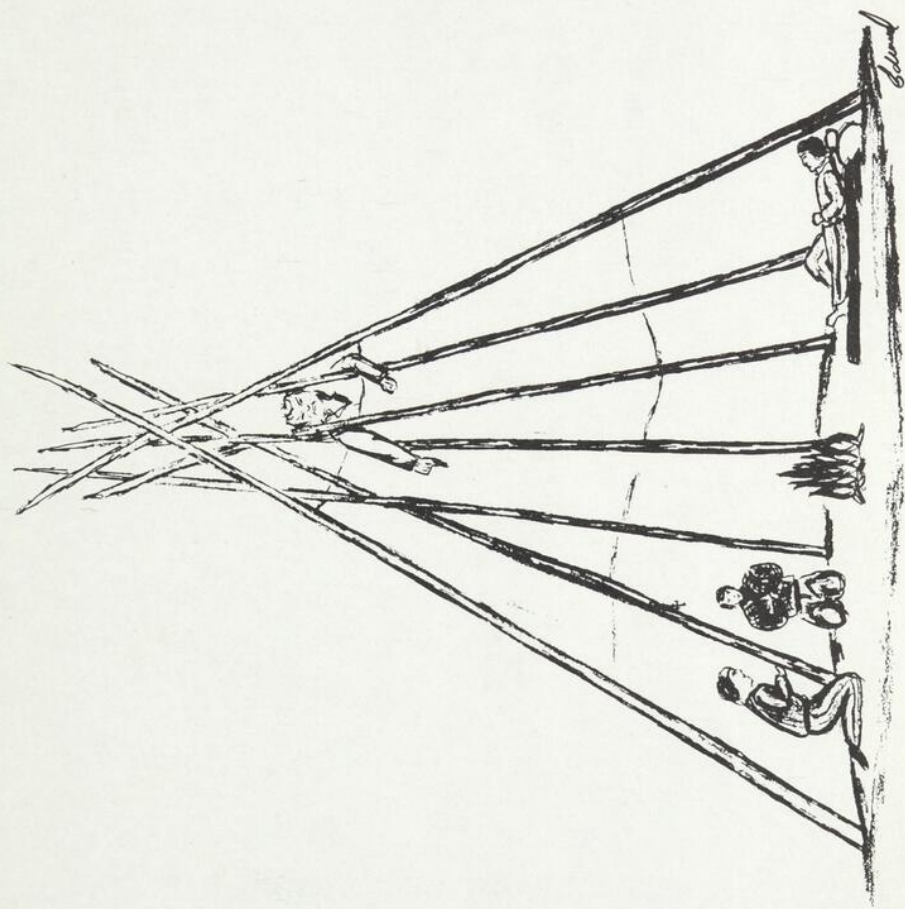
Je veux expliquer les fonctions d'un «capitaine». Il faut choisir un homme parmi le groupe, le plus expérimenté, le plus apte à en prendre la tête. Cet homme comprendra la tâche difficile qu'on lui confie car c'est lui qui donnera les ordres et qui devra, en tout temps, connaître la marche à suivre. Tous lui devront respect et obéissance. En forêt, personne n'est libre d'agir à sa guise. En fin de journée, les jeunes peuvent circuler aux alentours du campement pour chasser le petit gibier, mais au matin, le «capitaine» organise lui-même les groupes de chasse au caribou ou autre gibier. Il arrive qu'un visiteur ait annoncé sa venue antérieurement, pour une telle date; s'il tarde, le «capitaine» dépêche un groupe qui part à la rencontre de cette famille: maladie ou famine les aurait-elle retardés? Leur faut-il des secours? Les ordres du «capitaine» sont respectés et tout va pour le mieux.

Si durant un voyage, il vente et que le canot d'une famille est trop chargé, on répartit le poids dans d'autres canots, c'est là une manière de s'entraider.

On n'entreprenait pas de voyage le dimanche, on pouvait seulement chasser pour sa subsistance. S'il fallait descendre des rapides en canot, le «capitaine» prenait la tête pour diriger le groupe; si l'un de nous tombait malade, c'était encore à lui à décider de l'opportunité et de la manière de transporter le souffrant; il prévoyait également les arrêts et en choisissait le site.

LES TENTATIONS DU DIABLE

Ma grand-mère racontait cette histoire dans le bois. «On dit qu'il y avait un homme que le mauvais esprit voulait posséder. La première fois que cet homme vit le diable, il le prit pour un prince tant il avait de beaux habits. – «Ta soeur te hait!», lui dit-il. C'était elle qui prenait soin de lui. – «Tu pourrais la tuer, proposa le diable une autre fois, ainsi personne ne te haïrait plus!». L'homme ne répondit rien mais le diable revint à la charge en ordonnant: – «Ne travaille plus, n'écoute plus quand elle te demandera un service!». Pour la première fois, il obéit au diable alors celui-ci demanda: – «Ne prie plus et n'écoute plus les prières!». Il resta donc couché lorsqu'on priait... Mais tout à coup il l'aperçut, suspendu à l'une des perches de la tente, grimaçant et ricanant, mimant la personne qui priait. Quand l'homme sortit, le malin le vit et lui dit: – «Fais des grimaces!». L'homme s'exécuta. – «Tu n'es pas capable! Tiens, je vais te montrer... Comment me trouves-tu?». – «Tu ressembles au diable» répondit l'homme. – «Cesse de dire des bêtises!»



Il l'aperçut, suspendu à l'une des perches...

Plusieurs jours passèrent, le diable revint voir l'homme, ils étaient plusieurs. – «Je t'avais demandé de tuer ta soeur, après cela je t'aiderai en toute chose».

Tous s'affairaient à plier bagage sauf notre homme qui demeura dans sa tente avec l'intention de commettre son crime. La soeur tirait leur traîneau avec peine tant il était chargé puis, elle s'aperçut que son frère la rattrapait en courant, elle eut peur et se sauva, elle essaya de rejoindre le groupe en avant d'elle, elle abandonna son traîneau et fut près des autres voyageurs.

Plus loin, on dressa à nouveau le campement, notre compère resta à l'écart. Son oncle vint alors le trouver et lui demanda: – «Que fais-tu là et dis-moi la vérité sur tes intentions?». Il raconta les propos que lui tenait le malin et son oncle de répondre: «À partir de maintenant, tu me tiendras toujours au courant de ce que tu entends». Le diable fut si fâché que sa victime l'ait vendu qu'il en sortit pour de bon.

Pour nous, Montagnais, les tentations du diable sont ce que nous croyons être le mal.

DE LONGS VOYAGES POUR SE RENDRE VISITE...

On raconte autrefois, qu'après la guerre, très peu d'Indiens vivaient à Uashat (Sept-Îles). De toutes les Nations existantes, celle qui demeurerait le long de la Côte-Nord était la moins nombreuse. À l'exception

de Bersimis, plus peuplée, quelques deux ou trois familles vinrent s'établir à Uashat, l'actuelle ville de Sept-Îles. Parfois, lors de rencontres dans le bois, certaines familles se joignaient à celles qui descendaient vers la mer et parfois aussi le contraire se produisait: les Indiens de Uashat allaient vers Betsiamit (Bersimis) et rencontraient d'autres familles venant de Nitshikun (Fort McKenzie) et ils les raccompagnaient jusqu'à leur village, ou encore ceux de Nitshikun accompagnaient ceux de Betsiamit et, si l'endroit leur plaisait, ils décidaient d'y demeurer pour de bon... De même que ceux de Kuatshit (Mingan) partaient pour Natashquan. Si un jeune trouvait à fonder un foyer, il ne retournait plus dans son village... Tous agissaient de la même façon si bien que des Indiens de Peukushpit (St-Augustin) pouvaient prendre femme à Tshishetshit (Goose Bay) et y demeurer. De même, ceux de Tshishetshit pouvaient se marier à une jeune fille d'Utsemaset (Davis Inlet) et vivre là. C'est de cette manière que nous nous sommes dispersés selon l'explication que m'ont donnée les Anciens du Nord. On connaissait depuis toujours les lieux de rencontre à l'intérieur des terres: il se pouvait qu'un homme de Uashat veuille aller voir quelqu'un à Betsiamit mais qu'en chemin, il rencontrât une connaissance de Tshishetshit et l'accompagnât. Pour diverses raisons, visite, mariage, etc... se sont produites les migrations.

On raconte le cas d'un homme qui chassait à Mushuaushiput (Rivière Georges) avec d'autres. Une journée de mars où tous étaient partis chasser le renard, lui, demeura au campement et sa femme



...C'est de cette manière que nous nous sommes dispersés.

suggéra: «Si nous allions en visite? – Mais pour où? interrogea-t-il – Pour Upestekuiat (Québec) dit la femme, nous irons rendre visite à ton frère qui habite là-bas» Ils partirent... On dit que leur voyage dura deux mois et quelques jours! Puis ils revinrent à leur lieu de départ. On ne se faisait pas un monde d'entreprendre de tels voyages même si les distances à parcourir étaient énormes. L'homme mentionné se prénomait Uapanutaunnu, c'est-à-dire L'Homme de Soleil, il était natif de Tshishetshit où il passa sa vieillesse et mourut, connu de ses contemporains comme celui ayant effectué les plus longues distances pour rendre visite...

RENCONTRE ENTRE LES TERRITOIRES DE CHASSE

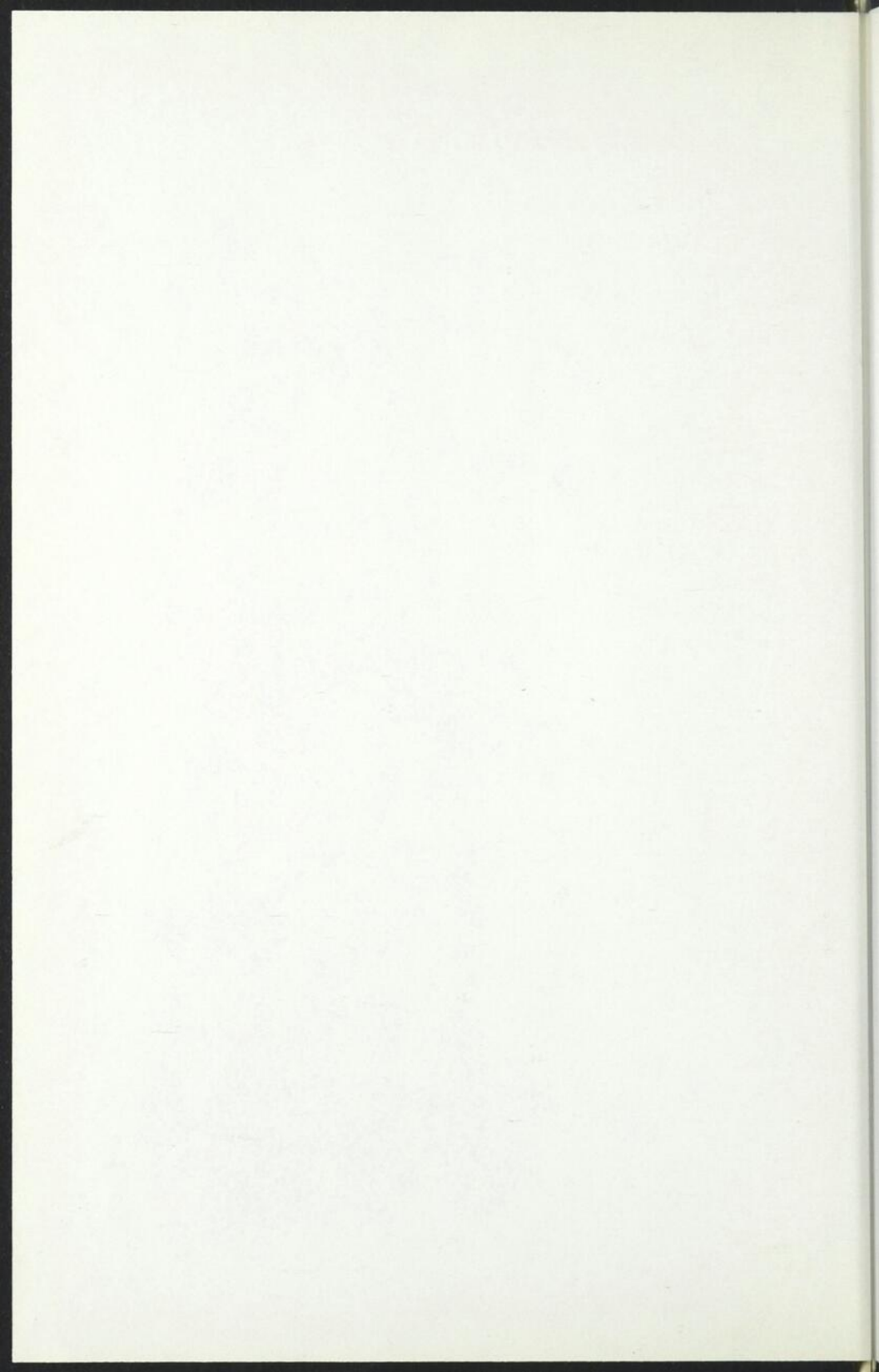
Il est connu que jadis, les nôtres habitaient le long des rivières, même à l'intérieur des terres et c'est dans le bois qu'ils se rencontraient. Ils se groupaient par trois ou cinq couples et partaient ensemble en forêt pour deux à trois mois. Au retour, ils racontaient à d'autres s'ils avaient aimé vivre sur le territoire de leurs hôtes et si la pêche y était abondante! Ils décrivaient la variété des poissons et vantaient leurs goûts exquis, puis invitaient à leur tour d'autres à les suivre: «Viens donc avec moi, tu verras où je demeure...» Il se formait des groupes plus nombreux par l'agglomération de deux groupes distincts, cela pouvait aller jusqu'à quinze couples... Mais à un moment donné le groupe se rescindait: deux familles partaient pour aller rejoindre un autre ensemble; sept autres familles, qui avaient été invitées, apprécièrent tellement l'endroit, qu'elles y demeurèrent,

y élevèrent leurs enfants et tâchèrent d'y vivre le plus longtemps possible...

C'est de cette façon que se faisaient et se défaisaient les groupes, ce qui explique qu'un Montagnais peut retrouver de la parenté à divers endroits. Il en fut toujours ainsi et c'est ainsi qu'on le raconte.

CHAPITRE 2

NÉCESSITÉS ET RÉFLEXIONS



LES PRINCIPAUX ACHATS

Vous aimeriez sûrement connaître ce qu'une famille de cinq personnes devait se procurer chez les marchands avant de partir pour dix mois en forêt.

Achat de nourriture:

Farine	400 lbs
Graisse Saindoux	80 lbs
Galettes non sucrées	60 lbs
Thé	70 lbs
Sucre	40 lbs
Sel	15 lbs
Gruau	25 lbs
Fèves sèches	20 lbs
Riz	10 lbs
Levure	7 lbs

Achat de matériel et vêtements:

Poudre à fusil	10 lbs
Plombs	25 lbs
Balles de carabine 22	10 boîtes (x 50)
Balles de carabine 30/30	10 boîtes (x 20)
Allumettes	12 paquets (x 3)
Toile à tente	80 verges

Avec quatre-vingt verges, on pouvait fabriquer quatre pièces de recouvrement dont trois seulement servaient, la quatrième était gardée en réserve en cas de feu.

On emportait peu de paires de bas car on en tricottait de toutes sortes durant l'hiver.

Chemises	2 ou 3
Pantalons	3 ou 4
Sous-vêtements longs	3 ou 4

Trois haches sont indispensables dont deux serviront, alors qu'une restera en réserve en cas de perte.

Trois armes à feu également seront emportées en cas de bris, dont une de surplus.

Deux tranches à glace seront requises au cas où l'une d'elle tomberait irrémédiablement à l'eau.

Quant à la femme, elle faisait ses achats à part, avec l'argent reçu de son mari, un montant d'à peu près cinquante à soixante-dix dollars, pour ses effets personnels et ceux de ses enfants. En ce temps-là, les articles au magasin n'étaient pas aussi coûteux qu'aujourd'hui. Voici ses achats:

Quatre verges de tissu pour les robes;

Quatre verges de tissu épais;

Quatre verges de tissu pour sous-vêtements et quelques verges pour l'habillement des enfants.

À l'époque, la femme cousait tout elle-même, elle confectionnait les vêtements de ses garçons et filles, elle achetait quelques paires de bas mais surtout de la laine pour en tricoter. Voici ses autres achats:

Fil à coudre	10 bobines
Aiguilles	1 paquet (x 10)
Peignes fins	2
Peignes ordinaires	4
Ciseaux	3
Ustensiles de table	6 de chaque
Couteaux à dépecer	2

Tout cela devait lui suffire pour le temps qu'elle passerait dans le bois.

PETIT QUESTIONNAIRE À L'USAGE DES ENFANTS SUR L'OCCUPATION D'UN PRÊTRE

1) Respectes-tu les occupations du prêtre et crois-tu en leur utilité?

OUI, j'y crois et j'ai un grand respect de son occupation.

2) Te rappelles-tu du sermon que le prêtre a fait?

NON. Je l'écoute durant son sermon à l'église mais une fois sorti, j'oublie tout. Je ne pourrais jamais le résumer à moins qu'il me prête son livre, car je sais lire.

- 3) Pourtant si l'un des tiens te raconte une histoire tu peux t'en souvenir même au bout de quelque temps... alors pourquoi ne peux-tu pas résumer le sermon?

MOI, je crois que le diable me bouche les oreilles et me prive de mémoire parce qu'il veut m'empêcher de connaître le bien.

- 4) Pourquoi penses-tu que nous faisons des prières?

NOUS prions pour demander des faveurs à la Sainte Vierge Marie afin qu'elle intercède pour nous auprès de son fils Jésus et que nous puissions obtenir ce que nous demandons. Dans le bois, si quelqu'un tombe malade, nous prions pour lui, en faisant le voeu de payer une messe... et le malade guérit. Aussi, quand il y a famine, nous prions. Si un enfant vient au monde dans le bois, on nous permet de le baptiser. Durant un voyage, nous faisons une halte à tous les cimetières que nous connaissons pour prier sur les défunts. Si quelqu'un meurt en cours de route, nous le veillons pendant trois jours et trois nuits puis nous l'enterrerons, avant de poursuivre notre route.

COMMENT LES MONTAGNAIS PRIAIENT-ILS JADIS?

Avant leur conversion au christianisme, les Innut contemplaient le soleil. Pour eux il y avait un genre de Dieu-Soleil. Ils pensaient qu'un Être y habitait et dans la journée quand l'astre rayonnait, ils priaient l'Être en lui

demandant ses bienfaits. Ils lui rendaient grâce pour la lumière du jour, la nourriture, l'eau, l'abondance des forêts qui leur donnait abri et subsistance. Ils remerciaient pour ce qu'ils voyaient, ce qu'ils trouvaient et pour la variété des animaux... Ainsi priaient-ils! S'ils ne savaient comment le nommer, ils reconnaissaient l'existence d'un Être suprême et pensaient qu'Il vivait dans le soleil. Je pense qu'ils n'avaient pas tort puisqu'on dit souvent que le bon Dieu est là-haut, au ciel...

Il est aussi à noter que leur religion leur recommandait l'entraide dans les moments difficiles, ils devaient prendre en charge les orphelins et secourir les veuves. Ils enseignaient tout genre de travail et si l'un d'eux ne pouvait le faire, ils le leur offraient sans rien attendre en retour. Ce n'est que récemment que la notion de salaire est entrée dans l'esprit des nôtres. Autrefois, l'on s'aidait sans rien recevoir en échange.

Tout bien réfléchi, je crois ce qui est écrit dans la Parole de Dieu, car nous l'avions toujours mis en pratique: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu» et «Tu aimeras ton prochain comme toi-même». Il ne nous manquait que le baptême, mais peut-être que celui-ci se faisait sous une autre forme, et à tout cela se mêlait un peu de sorcellerie...

QUESTIONNAIRE

À L'USAGE DES JEUNES HOMMES ET JEUNES FILLES À PROPOS DU MARIAGE

Voici un sujet auquel il faut penser sérieusement, car cela peut vous amener des problèmes pour votre avenir: quand vient l'âge des fréquentations entre un jeune homme et une jeune fille, ce petit examen de conscience les aidera:

Au jeune homme:

- Comment te vois-tu comme homme?
- Te sens-tu capable de garder une jeune fille?
- Te sens-tu apte à bien la traiter?
- Penses-tu que tu te sens capable de subvenir à toute une famille en supposant que plus tard vous ayez de nombreux enfants?

Voici mon conseil: il te faudrait travailler plus fort et être plus attentif aux affaires qui te concernent; tu dois toujours bien traiter ta famille, aimer ta femme... ainsi elle sera heureuse. Il faut aussi que tu n'aies pas de problèmes d'alcoolisme, surtout toi, qui es un homme, n'est-ce pas? Telle est mon opinion.

Et toi, jeune fille:

- Comment t'imagines-tu quand viendra le temps de choisir un jeune homme pour mari?

- Le fréquenteras-tu sérieusement ou voudras-tu de lui seulement pour ami?

Je pense qu'il te faut bien réfléchir si tu veux te marier afin de sauvegarder ton mariage.

- Es-tu assez adroite pour accomplir tout ce qui t'incombe au foyer: cuisiner pour ton mari et tes enfants, élever plusieurs jeunes au cas où cela vous arrive?
- Qui mènera dans la famille?

À mon avis, c'est le rôle du mari... Il faudra le respecter, l'encourager et lui faire plaisir. Il s'en apercevra et en échange, il te le rendra bien. Vous verrez qu'en unissant vos efforts tout ira pour le mieux, n'est-ce pas jeune fille?

HISTOIRE DE L'HOMME-CRAPAUD

On raconte qu'autrefois il pouvait arriver qu'une jeune fille épousât un Homme-crapaud. Cela était vrai pour le jeune homme aussi. Il s'agissait d'êtres invisibles.

Une jeune fille trouva beau un Homme-crapaud et en tomba amoureuse mais, elle seule pouvait le voir... Un jour, l'Homme-crapaud décida d'emmener sa belle vers la marécage, au centre duquel se trouvait un étang. Il essaya de l'attirer dans l'eau en s'agrippant à ses jambes. On voulut libérer la jeune fille en coupant les bras de son assillant à la hache mais en vain!

On voulu libérer la jeune fille...

38



Beuvel

Elle disparut dans les profondeurs. Ceci arriva à l'époque de la cueillette des fruits sauvages sur une île du lac Mishakamau, appelée Ninitshinuk. On dit qu'après l'enlèvement, on monta la «Tente Tremblante» afin d'en savoir plus; on y entendit alors la voix de l'Homme-crapaud: «La montagne nommée Tshetishkupushkau est notre demeure et la jeune fille est à l'intérieur... que son père campe aux alentours de ce lac en été!».

Et depuis ce temps, chaque fois que le père accostait pour monter sa tente, il y trouvait un caribou mort, qu'il n'avait plus qu'à nettoyer: son gendre, l'Homme-crapaud, l'abattait spécialement pour lui, raconte-t-on...

Ceci n'est pas une légende mais une histoire vraie. Elle est ancienne bien que le magasin de l'Hudson's Bay Co. du lac Petissikupau fût déjà en service. On la doit aux temps de l'existence des chamans.

LE RETOUR DU PRINTEMPS ET RÉFLEXIONS SUR L'AVENIR...

Pour la descente vers la côte, nous allons à la recherche d'un endroit où les lacs sont partiellement dégelés pour y attendre les oiseaux migrateurs. C'est à cette époque de l'année qu'on peut les voir passer et entendre les appels qu'ils émettent.

Tôt, le matin, on ouït les chants mélodieux des oiseaux de petites tailles... Habituellement, on campe à

la charge ou au milieu du lac Mineik. À cette période là, l'Indien se sent vraiment heureux en forêt... On chasse la loutre ou le castor en attendant les oiseaux migrateurs... Ils arrivent enfin et l'on n'est pas fâché de changer un peu l'ordinaire! On chasse de nuit et on se repose le jour... Comprenez-vous pourquoi l'Indien aime vraiment vivre dans le bois?... Même les enfants n'avaient pas hâte de redescendre vers la mer!

Le temps est venu où les risques d'accidents sur la glace sont moindres à condition d'être très prudent et il faut partir. C'est entre le huit et le dix juin: le voyage de retour va durer huit jours si la température est clémente.

Pour la descente, plusieurs familles, qui ont passé dix mois en forêt, voyagent ensemble. On emporte peu de nourriture parce qu'on utilisera celle des caches qu'on rencontre tous les deux jours, si le vent ne souffle pas trop fort sur les lacs. Pour la première fois depuis les Fêtes, on remangera du pain... Les enfants sont heureux de changer de nourriture! Il y a trois cents milles (soit quatre cent cinquante kilomètres) à parcourir avant la mer et quarante-trois portages à faire. Pour nous, ce n'est pas grand-chose. Dès la première moitié terminée, les nouvelles commenceront à parvenir au moyen de lettres suspendues à des perches que des chasseurs ont laissées à notre intention. On pouvait y lire des péripéties de chasse ou apprendre s'il y avait eu des décès pendant l'hiver. C'était là l'une de nos traditions.

On fait une distinction entre «Les Indiens de la mer» qui quittaient Uashat pour le bois mais y revenaient avant les Fêtes et «Les Indiens des bois» qui partaient pour dix mois. Nous étions tous heureux de vivre ainsi car nous étions libres et nous n'avions pas perdu nos droits! De nos jours, si l'un de nous part chasser pour sa subsistance, car c'est encore dans le bois qu'est sa véritable nourriture, il éprouve toujours une crainte: les gardes-chasses pourraient bien tout lui saisir; on voit comme le gouvernement essaie de nous empêcher de faire ce que nous voulons! Par contre, si un chantier s'ouvre en forêt, ce même gouvernement fera tout pour aider le Blanc dans son entreprise. Mais pour nous, que de problèmes surgissent dans notre vie traditionnelle quand les chantiers se développent ça et là à l'intérieur des terres!

Il me semble que le gouvernement pourrait mieux nous traiter au lieu de nous enlever nos anciens droits, jusqu'au droit de chasse. Il en est de même pour la Gendarmerie Royale du Canada qui, à mon avis, en fait un peu plus à notre égard que son rôle d'agent de conservation de la faune... Je suis devenu chef en 1944 et le suis demeuré vingt ans: ce que j'en ai surtout retenu est que cette charge devenait de plus en plus difficile à assumer et que cela ira en s'accroissant tant que nous ne nous entendrons pas avec le gouvernement... ou bien nous nous dirigeons vers la fin de notre mode de vie.

GASPILLAGE PAR LA POLLUTION DES EAUX

Les barrages qui coupent le cours des rivières, les avions qui circulent en tous lieux et dont les émanations d'essence se répandent sur les terres, les lacs, les rivières, le lichen dont le caribou se nourrit qui se dessèche, les taches d'huile à la surface des eaux... tout devient pollué... jusqu'aux feuilles des saules dont diverses espèces de perdrix dépendent pour leur nourriture! En baissant le niveau d'eau des barrages, on écrase les poissons sous la glace et ils meurent... Dans les chantiers où l'on coupe le bois, la drave qu'on y pratique pollue l'eau des environs, elle change de couleur et les poissons ne peuvent y survivre... On détruit peu à peu la forêt où la martre vivait: maintenant on ne peut plus la chasser. Les insecticides que l'on déverse sur les arbres, le dynamitage des pierres et des montagnes... je comprends que dans cela il puisse y avoir du bon mais pas tout. Je donne mon point de vue. On lisait un jour dans les journaux et je l'ai même entendu dire, que les Indiens massacraient les caribous mais cela est loin de la vérité. Quand il s'agit des Indiens, le Blanc a le droit de raconter tout ce qui lui passe par la tête. Quant à moi, Blancs et Américains tuent et détruisent bien au-delà de tout ce que je ne pourrai jamais décrire dans ce livre... Il n'y a rien de vrai dans cet article de journal à propos du massacre des caribous par des Indiens et le Blanc a un mode de vie plus destructif que l'Indien ne pourra jamais atteindre! Si vous lisez attentivement ce texte, vous ne verrez aucune malice dans mes paroles mais du vrai.

FACTEURS DE DIMINUTION DES ANIMAUX

Il arrive parfois que les animaux se fassent rares, ceci est comparable à l'agriculture: certaines années sont bonnes, d'autres moins. Pour un chasseur qui fréquente son territoire annuellement, il peut constater qu'il y a une baisse due à une diminution de rejets, pour des raisons évidentes: l'animal peut émigrer sur un autre territoire ou bien il peut mettre bas moins de petits certaines années; par exemple le vison et la martre ont de six à sept petits mais, parfois seulement trois... Il en est de même des oiseaux, de certaines espèces de perdrix...

C'est pourquoi je compare cela à l'agriculture. Certaines années les animaux abondent, d'autres, ils se font plus rares. Mais en règle générale, on avait plus de bonnes années que de mauvaises. Arrivé sur notre territoire, on se sentait chez-nous avec de la nourriture en abondance, nous étions heureux dans notre milieu, dans l'immensité de nos terres, par la beauté des montagnes, des rivières et des lacs, nous étions fiers d'avoir sous la main tout ce dont nous avons besoin pour vivre, c'est pourquoi nous étions à l'aise en forêt, possédant tout ce qu'il fallait pour nourrir nos enfants!

COMMENT NOUS VIVONS SUR NOS TERRITOIRES

Comment le gouvernement voit-il notre territoire? Nous étions les premiers habitants de ce pays. Nous vivions de chasse et de pêche, sur le littoral et le long

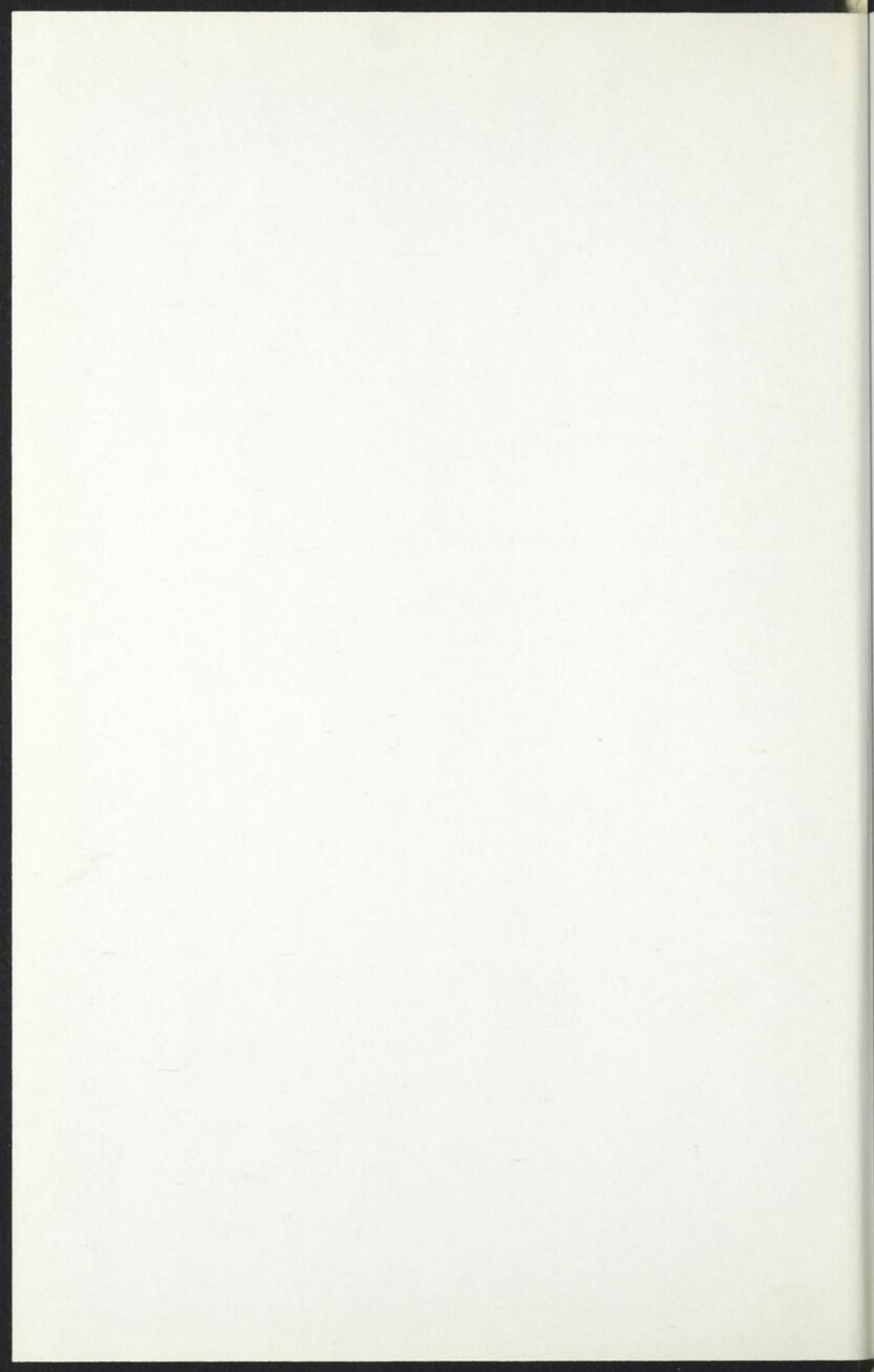
des rivières, jusqu'à leur source, à l'intérieur des terres. Nous y chassions le caribou, nous y pêchions saumons et autres espèces de poissons. Nous trappions les animaux à fourrure, la martre par exemple.

Jadis, les animaux vivaient en paix en forêt, plus maintenant à cause de la coupe des arbres. Ils émigrent et sont de moins en moins nombreux sur nos territoires de chasse. De plus, ceux-ci sont dévastés par les incendies et la faune y périt... Depuis que la surveillance des terres à été confiée à la «Conservation de la Faune», il n'y a jamais eu tant de feux de forêt... Autrefois, les feux étaient déclenchés uniquement par la foudre...

Jadis, nous veillions à préserver nos territoires du feu, nous ne tuions pas sans raison les animaux, nous surveillions la gestation et la croissance normale du gibier, nous attendions pour chasser qu'il ait atteint un certain degré de développement... Ainsi chacun de nous avait le souci de la faune de son territoire du temps où nous vivions dans le bois; sans cela, les animaux auraient disparu et avec eux notre moyen de subsistance... L'Indien n'aurait plus eu le goût de chasser ni celui de vivre sous la tente, il n'aurait plus pu se nourrir de viande de bois... Si nous étions tous en bonne santé, c'est que nous vivions souvent en plein air, adultes et enfants, que nous étions très actifs. De nos jours, l'Indien ne travaille plus, ce qui explique qu'il soit souvent malade. Son métabolisme et son vécu quotidien ont dû subir un changement radical et il constate qu'il perd son endurance...

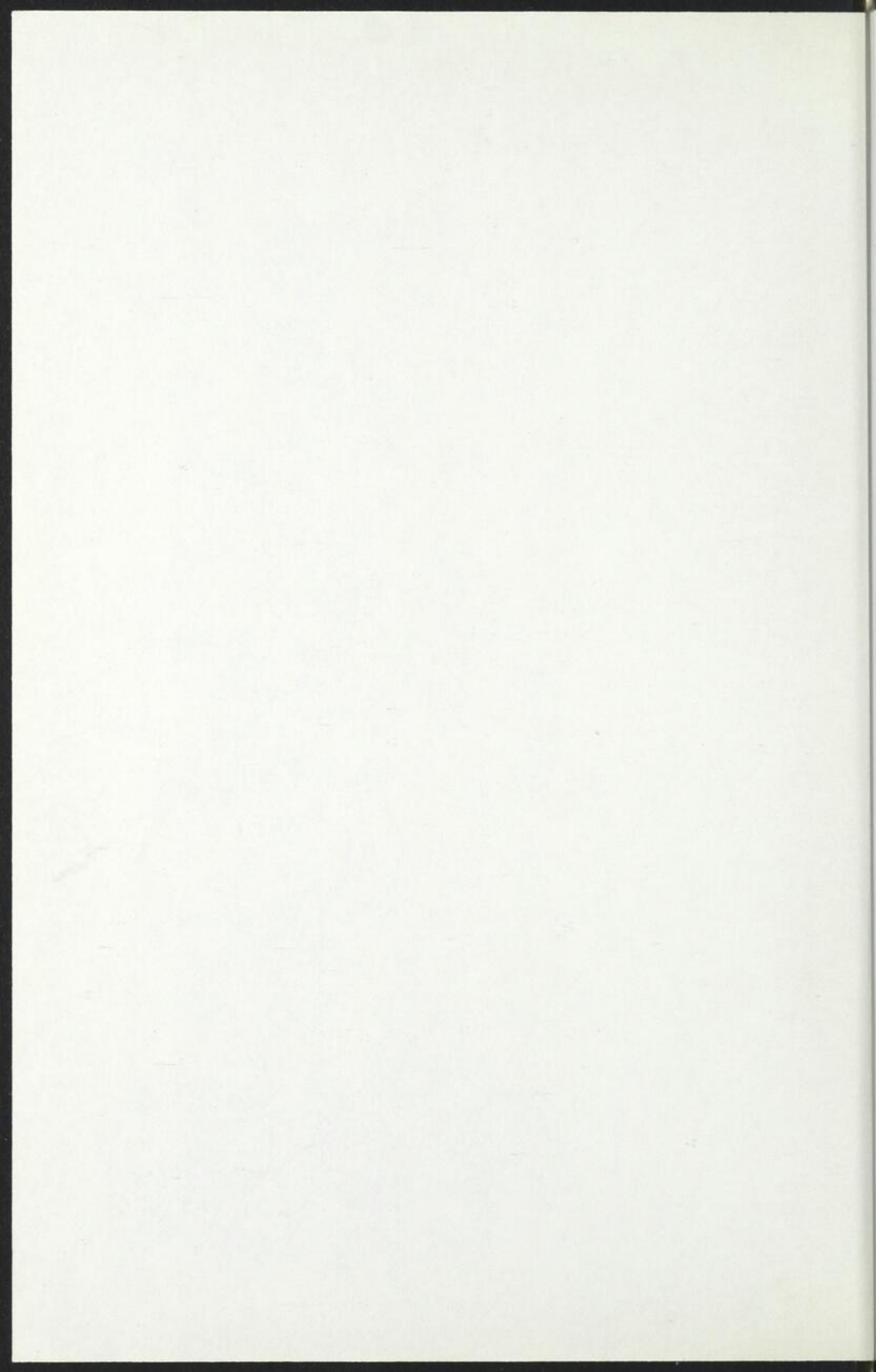
PROCLAMATION DE L'INNU

Nous, les Innut, proclamons que le Canada entier est notre pays, que nous ne voulons rien changer à notre identité, ni au fait que nous tirons notre subsistance de ce qui vit sur nos terres. Même nos vêtements proviennent de la peau de nos animaux: originaux, caribous, loutres, castors et autres... C'est pourquoi l'Innu éprouve un très grand respect pour ce qui l'entoure. Il respecte son environnement, et ceux qui en vivent, ne chasse que pour le nécessaire. Il était heureux de sa condition et de sa façon de s'administrer. Je crois qu'il est fier des lieux magnifiques où il vivait avant l'arrivée des étrangers sur ce continent et dans sa forêt. Mais, aujourd'hui, tout cela a changé: les bois sont infestés de routes, de chemins de fer et de pourvoiries qui commercialisent sans clairvoyance la pêche et la chasse au caribou...



CHAPITRE 3

LA VIE DANS LE BOIS



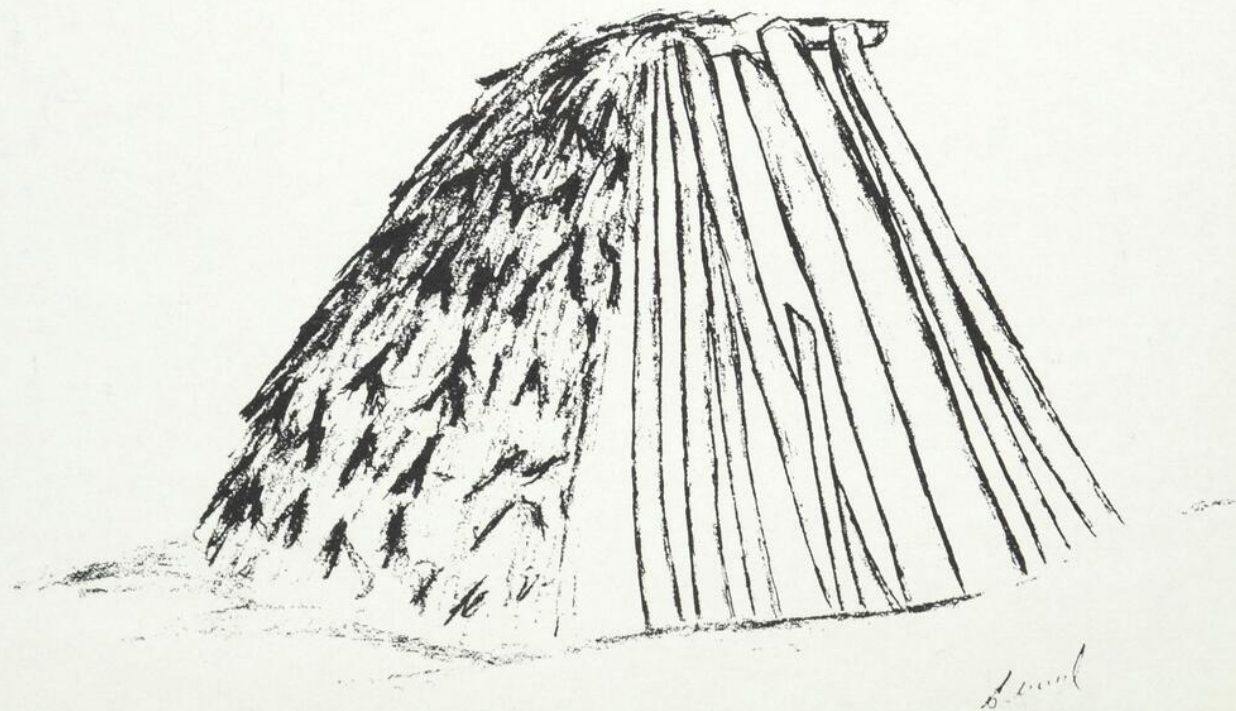
QUELQUES CONSEILS, CHEMIN FAISANT

Dans le bois, ce qu'il est primordial de remarquer avant le départ, c'est la topographie du terrain, l'orientation des plaines, des lacs, des montagnes. Au départ et au retour, vous prendrez soin de noter votre direction par rapport à celle des dépressions naturelles. Si vous circulez par une nuit sans lune, vous vous guiderez avec les étoiles, en vous fiant à la vitesse de la rotation terrestre et au découpage horaire. Si la lune apparaît, c'est avec elle que vous vous repérerez... Ainsi, vous retrouverez toujours votre chemin. Même si elle semble compliquée, cette technique, bien enseignée, s'apprend très rapidement... C'est de cette façon que nous avons appris à nous diriger et nous ne faisons jamais d'erreur.

Si vous vous éloignez de votre campement, veillez à toujours emporter une collation et de quoi faire du thé. Peut-être pensez-vous que vous n'irez pas loin, mais la curiosité peut s'emparer de vous... la tempête peut se lever si c'est l'hiver... la brume peut apparaître si c'est l'été; ce sont des dangers... Et s'il vous arrive d'être obligé de passer la nuit à la belle étoile, il faut que vous vous construisiez rapidement un abri avant qu'il fasse nuit. N'essayez jamais de revenir sur vos pas car c'est là que vous vous éloignerez davantage. Cette erreur rend les recherches difficiles lorsque les gens se perdent en forêt. Il vaut mieux rester sur place et attendre de meilleures conditions. Observez toujours, en chemin, ce qui vous entoure et leur direction par rapport à vous, notez rivières et ruisseaux que vous

... Construisez-vous rapidement un abri!

50



traversez; c'est plus difficile dans un endroit inconnu... Il peut arriver qu'Indiens ou Blancs utilisent une boussole mais en terrain ferrugineux cela peut les perdre, car le magnétisme trouble l'instrument... Moi, je ne lui fais pas confiance car j'ai entendu dire bien des fois que des Blancs s'étaient perdus à cause de cela, c'est pour cette raison que je vous l'apprends.

LE BOIS, SES DANGERS ET LES PRÉCAUTIONS À PRENDRE

Le canot de quatorze pieds

Si vous partez pêcher à trois, en canot de quatorze pieds, pointu aux deux extrémités, voici les précautions à prendre:

- Si vous prenez un gros poisson, regagnez la berge et rendus à terre, sortez-le à l'épuisette.
- Ne vous tenez jamais debout au large sur votre canot, c'est le meilleur moyen de chavirer.
- Asseyez-vous dans votre embarcation de façon à ce qu'elle soit toujours au même niveau, ainsi si vous échouez, vous ne chavirerez pas.

S'il vente

- Premièrement, surveillez la hauteur des vagues et voyez si c'est navigable.
- Ne continuez pas s'il y a trop de vagues, ce serait dangereux.
- Si vous accostez sur la glace, placez votre canot le long du bord où vous débarquez: celui qui est assis en avant met pied à terre le premier et tiendra le canot au milieu pour faire débarquer les autres passagers un à un; vous débarquerez vos bagages à la fin.

En cas de courant...

- Il est toujours préférable de naviguer seul dans les rapides pour avoir l'esprit libre et aussi pour manoeuvrer le canot avec plus d'aisance.
- Ne chargez le canot qu'en rapport avec votre poids.
- Installez-vous à l'avant, le dos appuyé au premier travers.
- Installez vos bagages au centre et un peu à l'arrière de l'embarcation.
- Emportez toujours deux avirons, car l'un peut casser dans une manoeuvre.

La toile à canot

- Vous devez la changer tous les deux ans. Être exposée à la chaleur du soleil ramollit la toile et il y a danger qu'elle se déchire.

Le canot à moteur coupé à l'arrière

Sur un canot de dix huit pieds coupé à l'arrière, vous pouvez installer un moteur de six à neuf chevaux. Sur un canot de vingt à vingt deux pieds, il faudra un «quinze chevaux».

- Ne prenez jamais de moteur plus fort, car il y aurait danger que la toile se déchire sous la pression des vagues et du vent... Et qu'arriverait-il si vous échouiez à grande vitesse?...

- Prenez garde de ne jamais barrer votre moteur en descendant des rapides, car si vous heurtez une pierre ou si vous échouez, le pied cassera.
- Soyez toujours vigilant en conduisant une telle embarcation.
- Méfiez-vous du feu si vous fumez à bord.
- Ayez toujours une couverture à portée de la main pour envelopper l'incendie; arrachez alors le conduit d'alimentation d'essence si le feu est dans le moteur.
- Ne jamais vous tenir debout pour le démarrage du moteur.
- Ne rangez rien d'explosif trop proche (poudre à fusil, balles, allumettes, batterie...).
- Fabriquez une boîte en bois capitonnée d'ouate pour le transport de vos batteries, c'est une meilleure protection.
- N'y chargez jamais d'armes à feu; si vous avez vu un gibier mais que vous ne pouvez tirer, déchargez votre fusil immédiatement (même sur la terre ferme, ne marchez jamais avec une arme chargée).
- Lorsque vous pliez bagage, assurez-vous que votre poêle est refroidi avant de le mettre sur le canot.
- Ne vous asseyez jamais sur le bord du canot car s'il tanguait, rien ne pourrait vous retenir: vous tomberiez à la renverse en entraînant peut-être le canot.

- Sortez toujours votre canot de l'eau après usage, retournez-le et attachez-le solidement.

Le portage

Il faut que le poids de ce qu'il transporte ne dépasse pas celui du porteur afin qu'il marche avec aisance. Il aura aussi en main une bonne perche en guise de canne pour éviter les chutes.

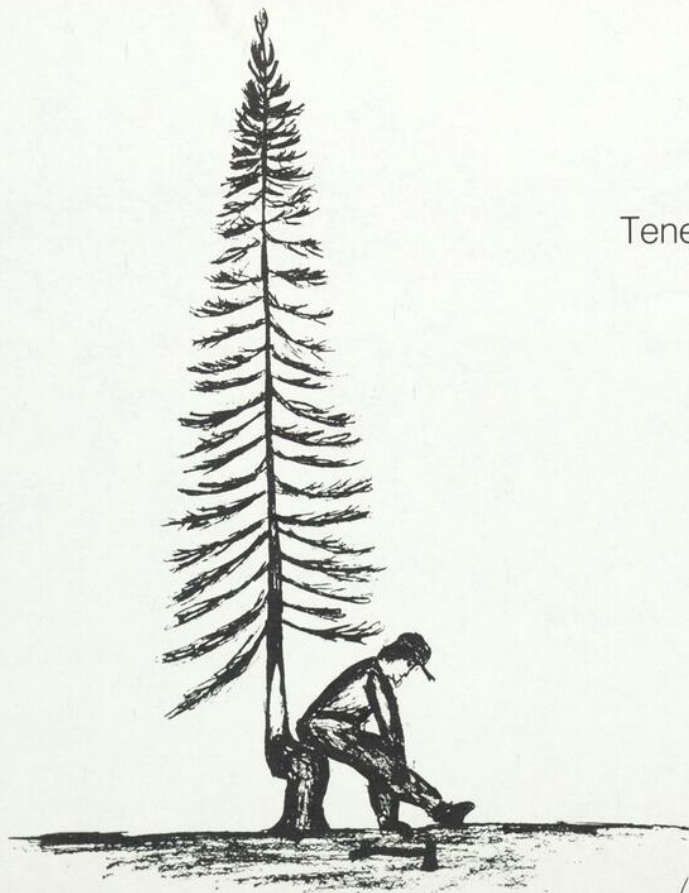
Le traîneau

Il est possible de traîner le double de son poids sur un toboggan, jusqu'à deux cent soixante livres sans effort. On marche aisément par beau temps; par contre, cela sera plus difficile si le temps est mauvais ou trop doux.

La hache

Une hache est bonne si elle est bien affilée.

- Pour éviter les coupures, ne transportez, en canot, votre hache que bien enveloppée.
- Soyez prudent en bûchant: campez-vous bien sur vos jambes et tenez fort la hache pour l'empêcher de rebondir. C'est parfois la cause d'un accident...



Tenez fort la hache
pour l'empêcher
de rebondir...

Edouard

Autres conseils...

- N'attendez pas la noirceur pour monter la tente.
- Installez votre poêle bien au niveau afin que les casseroles que vous y ferez chauffer ne se renversent pas.
- Ajoutez un peu d'eau froide à votre thé bouillant en le retirant du feu pour éviter des brûlures.
- Veillez à bien éteindre poêle et chandelles avant de dormir.
- Si vous éprouvez ensemble faim et fatigue, prenez un repos de vingt minutes au moins avant de manger, vous éviterez ainsi une indigestion.
- Ne prenez pas de repas avant de vous coucher pour ne pas faire de cauchemar.

Être au sec

- Le soir, faites bien sécher tout votre linge.
- N'enfilez jamais du linge mouillé ou encore humide, cela peut rendre malade.
- Ne buvez jamais d'eau froide après avoir fourni un travail échauffant, vous pouvez attraper une pneumonie.

Canotage en automne

À la première gelée du lac, la glace mince qui se forme vous apparaît comme du verre, n'essayez pas de naviguer en la cassant au bâton car, en insistant,

vous pourriez mouiller l'intérieur du canot... L'eau y gèlera et vous pourriez glisser et chavirer. Je pense qu'il ne faut pas entreprendre de voyage dans ce cas-là.

Lac gelé

Après trois jours de froid par temps clair, les lacs gèlent sur un pouce et demi d'épaisseur. On peut circuler seulement sur ceux à faible profondeur. Pour les lacs plus profonds, il faut attendre une semaine de froid. Toutefois, si le temps s'adoucit, qu'il pleut ou que le soleil chauffe, il y a danger que la glace s'amenuise du dessous. Si vous voulez traverser rivières ou ruisseaux, à la charge ou à la décharge, faites un bon détour du côté du lac et ayez toujours une perche en main pour sonder l'épaisseur: si un coup de perche ne transperce pas la glace, c'est qu'elle est assez solide pour que vous y marchiez. C'est ainsi qu'on agit au printemps et en automne et c'est encore mieux d'avoir pour sonde une tranche à glace... D'autre part, supposons que vous êtes sur le lac et que vous vous rendiez compte de la fragilité de la glace, munissez-vous alors immédiatement de votre hache et tenez-la solidement... Si vous défoncez la glace, cela peut vous sauver la vie: plantez la hache fermement en avant de vous et hissez-vous calmement sur le dessus, vous serez sauf!

Monter le campement

Examinez avec soin votre site de campement. Il est important qu'aucun arbre ne penche vers votre tente car il y aurait danger qu'en cas de vent fort, la nuit, l'arbre tombe sur votre abri et vous blesse.

Pour un campement d'hiver, enlevez vos raquettes et piétinez la neige à la grandeur de la surface souhaitée, puis rechauffez vos raquettes pour égaliser le sol. Mettez une bonne épaisseur de branchage comme isolant. Quant votre tente est montée, remblayez le pourtour d'au moins deux pieds de neige et installez à l'entrée un «travers», c'est-à-dire une bûche de trois pieds que vous remblaierez aussi de l'extérieur. Procédez toujours ainsi!

La tornade

La tornade est toujours dangereuse: vent tournant très vite, il se lève et retombe au sol. Elle peut être grosse ou petite. Elle arrive toujours de l'ouest, on l'entend venir de loin. Si vous êtes en canot sur un lac et que vous l'entendez, alors sauve qui peut! Pour vous y soustraire, partez vers le nord ou vers le sud... Si vous êtes à pied, faites de même et mettez au moins mille pieds entre elle et vous! Vous en aurez le temps car sa vitesse est comparable à celle d'un homme marchant normalement.

Le tonnerre

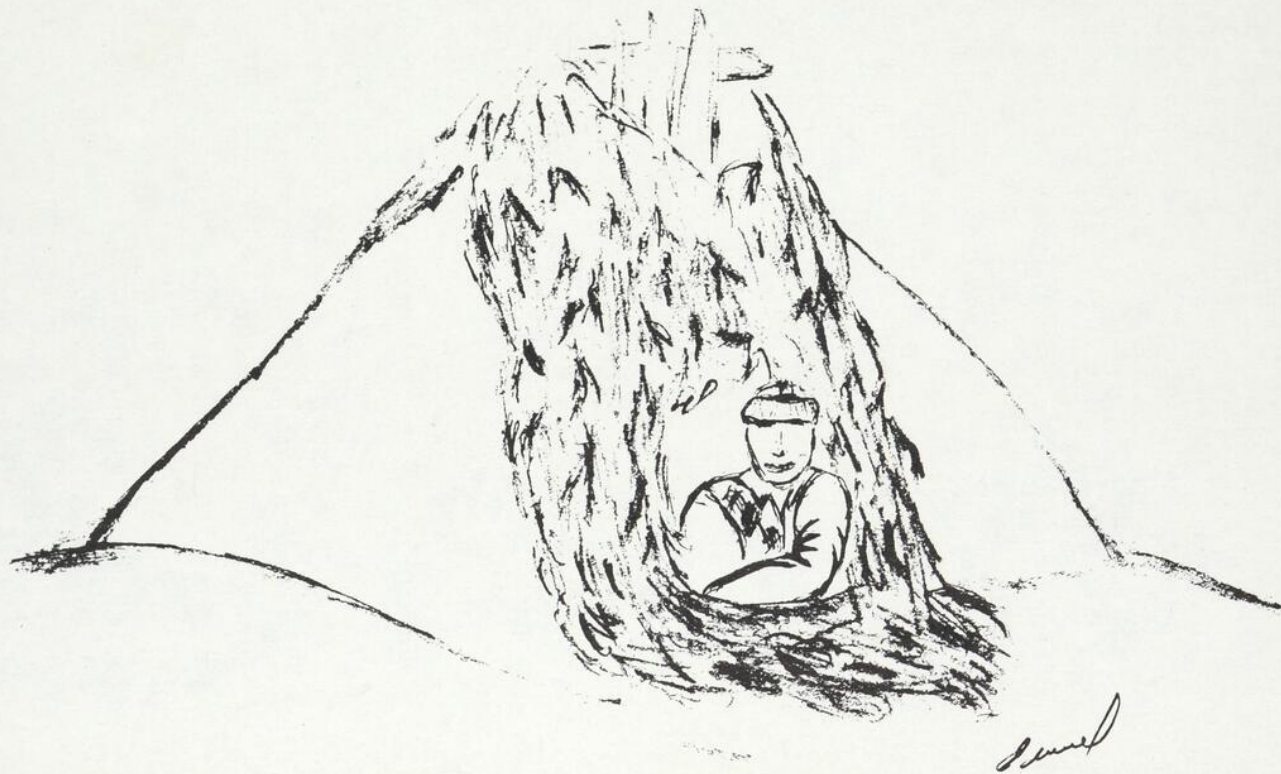
Si le tonnerre gronde et que vous êtes dehors pour la nuit, éteignez immédiatement votre feu de camp et éloignez-vous-en, car le feu attire la foudre: si elle y tombait, elle pourrait vous tuer! Tant que le tonnerre gronde, restez toujours à l'abri à distance: il faut être très prudent dans le bois.

L'avion

Parfois, à cause du mauvais temps, un avion doit atterrir n'importe où et ne peut plus décoller... Le pilote et les passagers peuvent ne pas avoir de tente mais possèdent une hache; ils devraient s'organiser pour se construire un abri afin d'y passer la nuit. En voici un exemple dessiné:

Le pilote et les passagers peuvent ne pas avoir de tente...

61



LE SURPRENANT «KAIANUET»

On raconte, et il y a de cela très longtemps, qu'il existait un être anthropophage d'apparence humaine qui décimait les hommes. On l'appelait Meminiteieu. Chaque année, il était responsable de nombreuses pertes de vies. Or, un homme du nom de Kaianuet qui chassait au bord de la mer, entendit parler de l'être en question: «Où est-il, j'irai le voir, conduisez-moi en canot, jusqu'au lac où il se trouve» demanda-t-il aux gens... «Il va t'entendre!» s'exclamèrent-ils... «Qu'il m'entende donc! Je le vaincrai». Et il répéta: «C'est moi qui le vaincrai...» On partit alors dans le bois l'accompagner jusqu'à l'endroit où vivait cette créature, puis on lui enseigna les moyens de l'abattre, car c'est en hiver qu'il se confrontera avec elle.

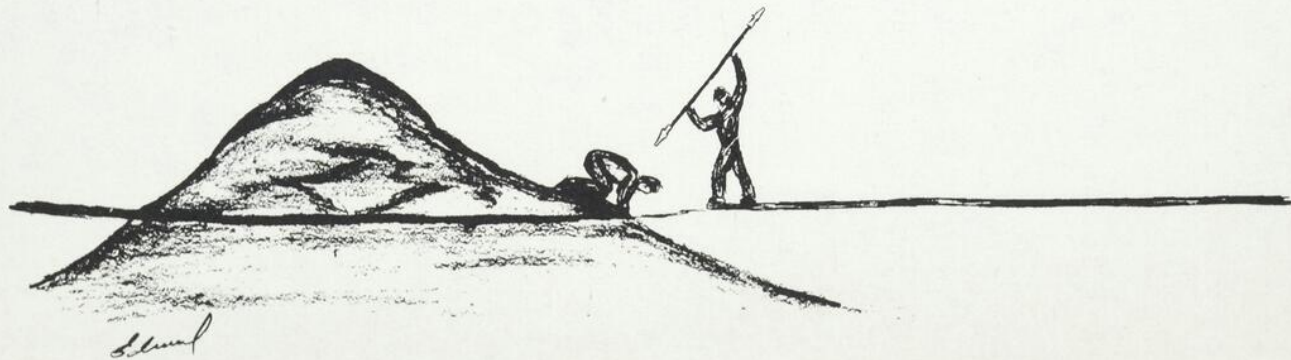
Il arriva en canot sur les lieux et fabriqua une cabane à castors, amassa de la nourriture en guise d'appât et son travail terminé, il se prépara à rencontrer l'être... Il était accompagné de son beau-père à qui il demanda de lui fabriquer sa lance: «Tu y mettras une lame à chaque extrémité que tu barbouilleras de rouge. (En ce temps-là, on connaissait une roche dont on pouvait extraire de la teinture rouge)... Peu après, je sortirai et sitôt que j'entrerai, tu me blesseras». Ainsi fut fait, on le frappa au flanc et on en ressortit la lame: le sang ne coula point et Kaianuet de dire à son beau-père: «Meminiteieu ne pourra répandre mon sang!». Il sut dès lors que l'affrontement serait pour bientôt. Il partit avec des vêtements et des moufles usés. Il faisait très froid cette journée-là. Il traversa le lac et dépassa

la cabane à castors. «D'où viens-tu, vieil homme?». «Des environs» répondit-il... Kaianuet avait si froid qu'il avait mis ses moufles à l'envers. «J'ai trouvé des castors, on pourrait aller les chercher demain en leur barant la route et en les capturant dans leur antre. Nous irons très tôt le matin, tu amèneras tes fils». Meminiteieu acquiesça. Ils partirent ensemble, Kaianuet arriva le premier, l'autre se perdit en chemin, il ne voyait plus rien à cause de la tempête, il marchait ça et là aveuglé par la neige... Le soir venu, sa femme dit à ses enfants: «Kaianuet est peut-être à l'origine de son retard...». On dit qu'elle avait trois fils.

Soudain, des pas se firent entendre derrière la tente. Meminiteieu entra et tomba par terre tant il était heureux de sa rencontre. Il était si content qu'il éclata de rire, tout son corps tressautait. «Père, qu'y a-t-il?» disaient ses garçons. Il répondit: «J'ai vu le Frileux «Shikatshiuish», et il nous invite, il a trouvé des castors, on le poignardera...». Puis il raconta son retour. «Il s'agit peut-être de Kaianuet» dirent ses enfants... «Comment cela? Ce vaurien?». Il parlait ainsi afin d'en savoir davantage, puis il prit la queue du castor qui cuisait dans l'eau bouillante, la retirant de temps à autre, et essaya de la mastiquer sans y parvenir. Mais son fils insistait: «C'est Kaianuet que tu as vu!». «Non!» disait Meminiteieu. Sa femme sortit chercher des testicules d'homme, revint avec et les trempa dans l'eau bouillante, les retirant par intermittence. Elle essaya ensuite de les mastiquer mais en vain. Ni l'un ni l'autre n'y parvinrent, pourtant ils ne s'en inquiétèrent pas.

Il vérifia la profondeur de la cabane à castors...

64



Le lendemain, Kaianuet partit tôt pour aller trouver la glace et fermer l'abri du castor. Il y alla seul, sans son beau-père. Il acheva de bloquer l'un des deux passages du castor. Il marcha sur le lac gelé à la rencontre de Meminiteieu, très bien habillé, n'ayant pas la même apparence que la veille. «Tes fils pourraient aller couper du bois pour fermer l'autre entrée de la cabane...». Ceux-ci y allèrent, voulant emporter leurs arcs. «Non, dit Kaianuet, vous serez trop chargés». Ils plantèrent leurs arcs dans la neige à l'exception d'un qui ne voulait pas s'en séparer. «Laissez vos arcs ici» ordonna le père. Ils partirent tous en direction de la pointe de terre où ils trouveraient du bon bois. Après qu'ils se fussent éloignés, Kaianuet dit au vieux: «J'ai presque fini, pourrais-je casser la glace?». Il vérifia la profondeur de la cabane à castors. Il dit encore: «Je n'ai pas fait ce que j'aurais dû...». Meminiteieu s'avança pour voir et Kaianuet, en le frappant dans le dos, le fit tomber à l'eau, il glissa sous la glace mais en ressortit plus loin en la brisant, à distance de la cabane à castors et cria: «Eh! Eh! tu m'as poignardé!». Kaianuet le frappa à nouveau sur la tête et on ne le revit plus. Cependant, les garçons avaient entendu les cris de leur père et s'enveloppèrent de bois afin de se protéger des flèches, car ils savaient qu'ils allaient en recevoir. Ils arrivèrent en courant, très agités mais Kaianuet avait pu briser leurs arcs. Il tira une flèche sur le premier qu'il vit, une seule fois. Déjà l'aîné arrivait en se précipitant et sa deuxième flèche atteignit le bois, il tira à nouveau, le tua et fit de même aux autres frères.

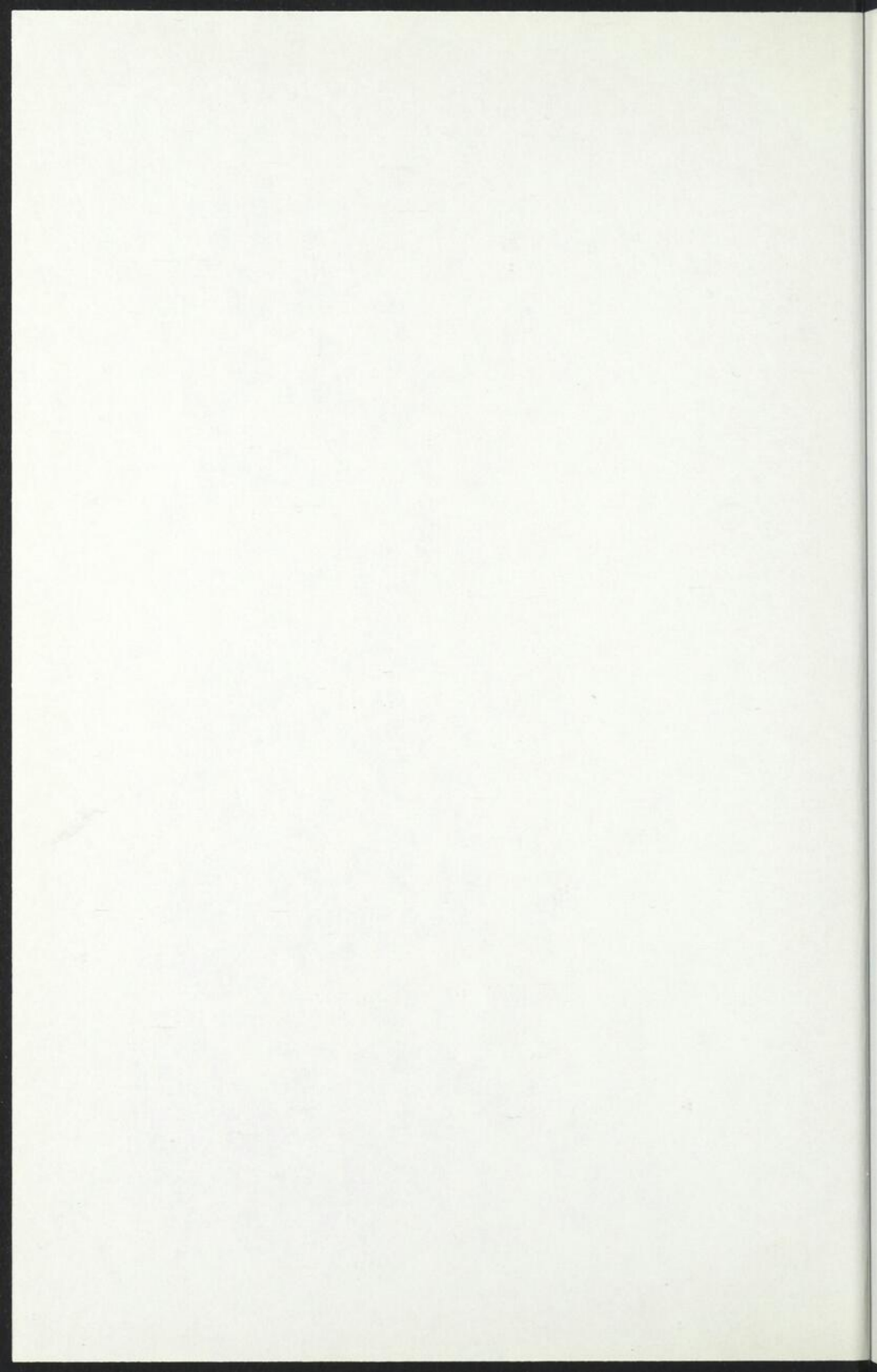
Retournant chez lui, Kaianuet dit à son beau-père: «J'ai tué Meminiteieu et ses fils. Demain, je rencontrerai sa femme et sa fille de sang quand elle s'informerait de son mari et de ses fils». Le lendemain matin, il ordonna à son beau-père: «Viens avec moi, c'est toi qui va la tuer». Ils partirent tôt, emportant leurs arcs. Arrivés sur le lac, Kaianuet dit à son beau-père: «Vasy». La femme, accompagnée de trois autres et d'une de la tribu de Kaianuet, s'avancait une hache à la main. Elle la lança en direction du vieillard sans l'atteindre. Kaianuet courut chercher la hache. Le vieillard se bagarra avec la femme sans parvenir à la faire tomber mais Kaianuet la retint par ses raquettes et elle tomba puis il dit à son beau-père: «Porte-la en la jetant par dessus ton épaule». Il s'exécuta puis reçut la hache des mains de Kaianuet qui ordonna: «Coupe-la entre les jambes». Il tint la jambe de la femme de Meminiteieu pour qu'on la fende plusieurs fois. Elle criait: «Aiau! Aiau!». En trois coups, le beau-père la fendit et la tua. Ceci explique l'origine de l'apparition du vagin de la femme car on dit que jadis cet orifice n'était guère plus gros que le nombril.

Kaianuet prit son arc et s'adressa aux filles: «Séparez-vous, filles de ma tribu et filles de Meminiteieu», ce qu'elles firent et il darda de flèches ces dernières. Il ramena les autres et les garda. Il apprit alors qu'il en restait une dans la tente de Meminiteieu du nom de «Gésier de Huard». Le lendemain, on rendit visite à Kaianuet pour qu'il contât les événements et Gésier de Huard en profita pour fuir le long de la rivière. Quand elle s'aperçut qu'on voyait ses traces

sur la glace, elle grimpa dans un arbre et chanta: «Quand je leur disais «cessez de tuer tous ces hommes», ils ne m'ont pas écoutée!». Kaianuet répondit: «Pourtant, tu te disais avant le vainqueur et le plus grand». Et il tira sur Gésier de Huard et son nom devint «Perdrix de savane» à cause du bruit qu'elle fit en tombant, pareil à cet oiseau... Et Kaianuet de dire: «J'ai réussi à tuer Meminiteieu, lorsque vous verrez, au printemps, la terre sécher et s'élever à plusieurs endroits beaucoup de fumée, c'est le signe de ma victoire»... Ce printemps-là, on vit de grands feux naître à plusieurs endroits et tous comprirent immédiatement ce qui leur avait été dit.

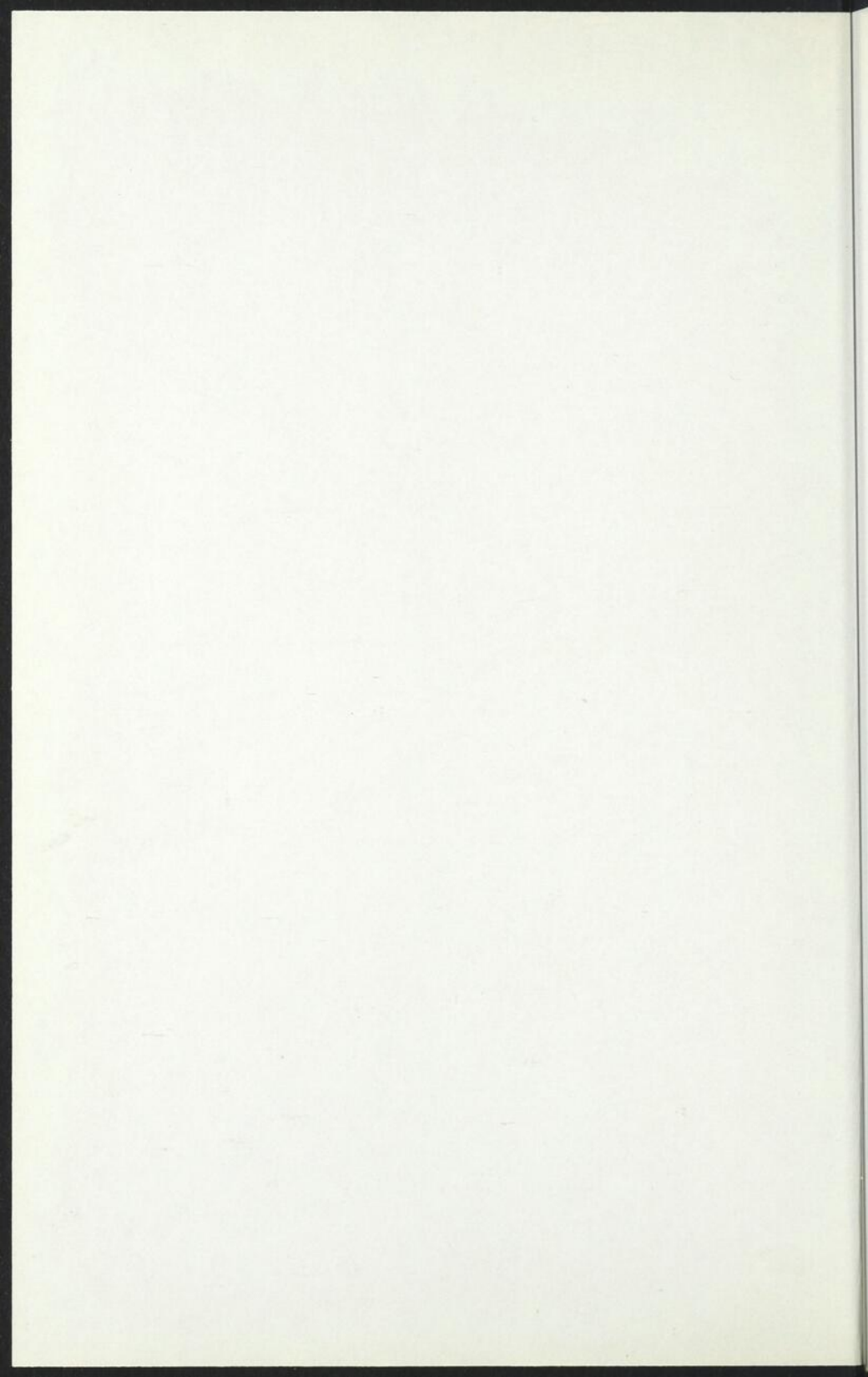
Ainsi finit ce récit.

Ce que vous venez de lire du Surprenant «Kaianuet» vous sera difficile à comprendre. Je vais vous dire ce que j'en pense: Meminiteieu représente celui qui veut être vainqueur, c'est l'Esprit Mauvais de l'hiver, de sa main il fait la tempête, la bourrasque, le froid, les gelures mortelles... Les enfants de toutes les races du monde peuvent tirer bénéfice de cette histoire.

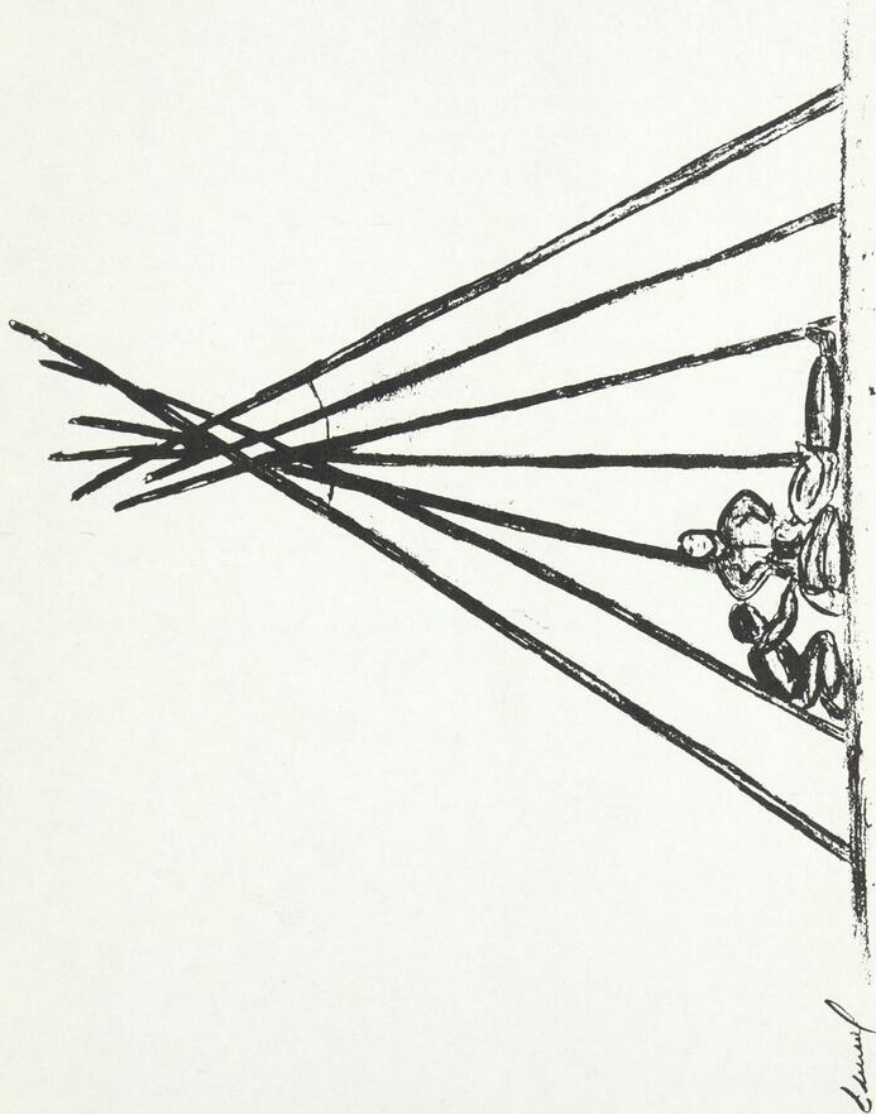


CHAPITRE 4

LA MÉDECINE ET LES MALADIES



Beaucoup restèrent aveugles,
d'autres paralysés...



LA ROUGEOLE

Il s'agit là d'une histoire un peu plus récente. Elle se passait lors d'une épidémie de rougeole qui a sévi à Sept-Iles, sur le littoral. Les nôtres ne furent pas épargnés non plus... Quand vint le temps de repartir en forêt, ils y transportèrent le virus sans la savoir... Il y eut plusieurs décès: ne connaissant pas cette maladie, ils n'en possédaient pas le remède. Beaucoup, qui en furent atteints, restèrent aveugles, d'autres paralysés. Un grand nombre ne purent se rendre à leur territoire de chasse, étant incapables de faire le matériel requis pour leur voyage comme leurs raquettes, par exemple. Certains essayèrent d'atteindre leurs caches, mais pris de famine, ils périrent en chemin. Les quelques-uns qui survécurent passèrent un hiver fort misérable, car la plupart ne purent aller jusqu'à leur territoire, me racontait mon père... Comme ces deux familles qui moururent en chemin à proximité de l'endroit de passage du caribou qu'elles cherchaient à rejoindre; on a retrouvé leurs effets mais aucune trace des corps...

C'est ainsi qu'on se souvient de cette épreuve en forêt.

LA FEMME ENCEINTE

Autrefois, quand il était temps de partir pour le bois, les femmes enceintes s'arrangeaient pour avoir auprès d'elles une sage-femme qui saurait les aider le moment venu. Elles invitaient celle-ci à se joindre à leur groupe pour la durée de la chasse, soit dix mois. Mais

parfois le contraire se produisait et c'est le groupe où se trouvait la sage-femme qui prenait en charge la future mère. Si une telle personne n'était pas disponible, c'est une vieille femme qui était invitée pour tenir ce rôle afin que la parturiente ne soit pas seule au campement lorsque son époux s'éloignait pour chasser.

Lorsque le terme arrivait, toutes les femmes présentes se réunissaient, quelque fût leur âge, car la sage-femme en profitait pour enseigner ses connaissances à toutes afin qu'elles se transmettent d'une génération à l'autre. Beaucoup de femmes possédaient cette science...

Trois jours après, l'accouchée était debout et prête à reprendre la marche. Elle allaitait pendant six mois. C'est ainsi que les femmes apprenaient dans l'ancien temps.

L'AMYGDALITE

Cela m'est arrivé le 27 août 1933, j'étais déjà dans le bois. Je respirais difficilement tant mes amygdalites étaient enflées, je faisais de l'infection. Ma mère me dit qu'il fallait les enlever; nous étions seulement quatre: ma mère, mon père, ma femme et moi. Ma mère dit à mon épouse: «C'est toi qui va l'opérer, je te guiderai», elle accepta. Elle commença par m'enlever l'une de mes amygdalites et j'en perdis connaissance... Quand je revins à moi, je respirais beaucoup mieux et j'aperçus une pièce de bois fabriquée par mon père: c'est

de cela dont il s'était servi pour me faire garder la bouche grande ouverte durant l'opération. Mais je ne pus jamais voir le couteau qui fut utilisé à cet effet. D'ailleurs je souffrais trop pour y faire attention. Je ne tardai pas à guérir et depuis je n'en ai jamais plus souffert. Qu'en dites-vous? Ma femme était jeune quand ma mère lui confia cette tâche et elle l'accomplit bien et avec succès. Ainsi s'aidait-on quand on vivait dans le bois...

OPÉRATION D'UNE FEMME MALADE

* Manishkuesh: femme qui vient de l'est.

* Kupanieshkueu: fille d'adoption.

Une femme souffrait depuis dix jours. C'était en 1915, le dix janvier elle agonisait. Une femme nommée Manishkuesh la soignait et dit à son mari: «Ta femme va mourir». En effet, elle ne reprenait connaissance que de temps à autre... «Je vais l'opérer. Si je ne fais rien, elle mourra et si je l'opère, elle a une chance de s'en sortir»... L'homme donna son accord. Les préparatifs commencèrent et plusieurs femmes assistaient en tant qu'observatrices. Ma mère en était et elle en vit tout le déroulement. La malade faisait de l'infection à un sein et à une partie du côté et Manishkuesh le lui enleva ainsi que la partie atteinte. Quand ce fut fait, on put constater qu'un bol de dix pouces de diamètre et de quatre de profondeur s'en trouva rempli. On pria pour le rétablissement de la malade pendant toute la durée de l'opération. Le lendemain, elle allait beaucoup

mieux et avait repris connaissance. Elle put même boire quelques gorgées d'eau. C'est alors que la soignante alla préparer un cataplasme pour faire cicatriser la plaie. Il était à base d'écorce d'épinette rouge bouillie mais seule la partie blanche sous l'écorce était utilisée, puis l'écorce était écrasée à l'aide d'une pierre. Cela fut appliqué directement sur la plaie puis le corps fut entouré d'un bandage. Deux semaines passèrent et la malade put se lever et marcher lentement. Enfin, elle fut complètement guérie. Ainsi, je peux affirmer que nous avons de bonnes infirmières autrefois quand nous vivions en forêt. Ces connaissances étaient transmises de génération en génération. L'opérée se nommait Marie Charlotte ou Kupanieshkueu et son époux André Michel. Elle mourut de vieillesse en 1966. Cette guérison fut tout un événement...

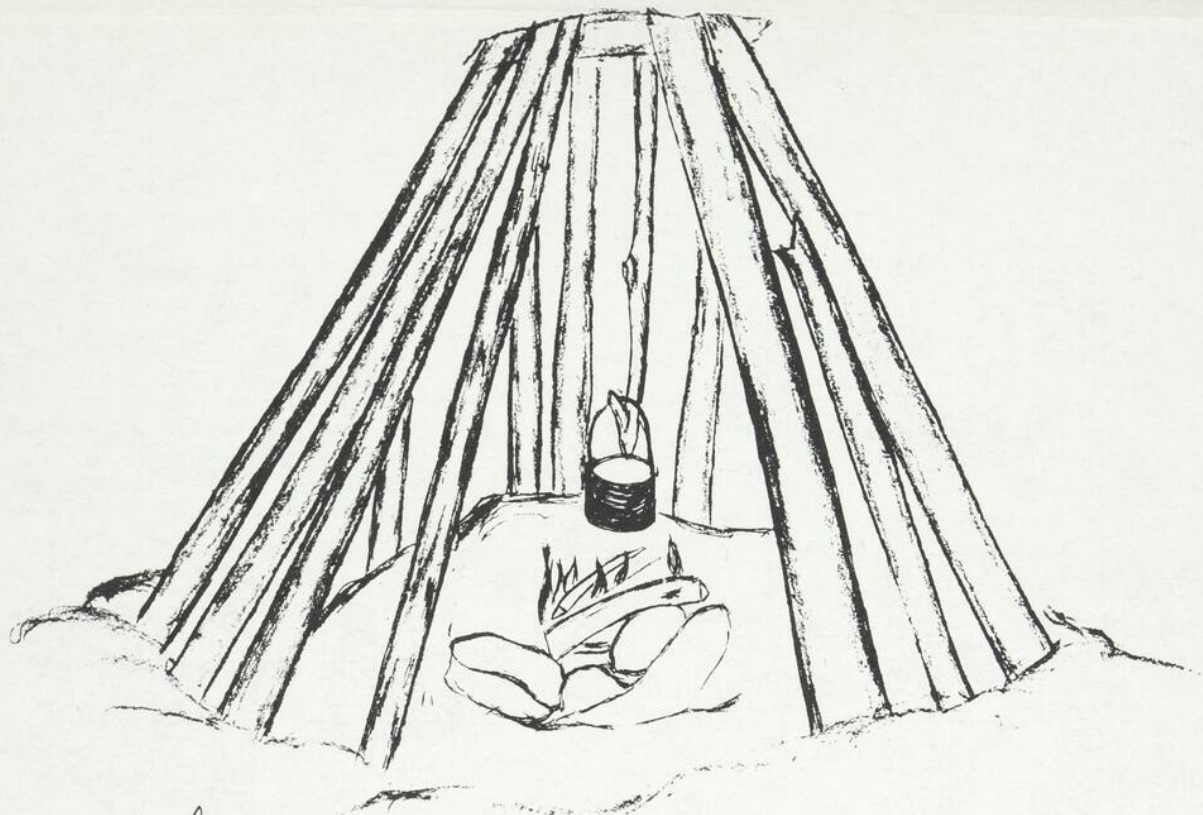
L'ENFANT BLESSÉ

À un moment de cette même année, je fus témoin de ce qu'on pourrait appeler un accident: un enfant lança une pierre à la tête d'une fillette. La peau éclata sous le choc et se fendit en quatre sur une longueur de quatre pouces et demi environ. La même soignante intervint. Elle rasa la tête de la fillette et nettoya la plaie à l'aide d'une plume de perdrix trempée dans l'eau tiède. Elle prit bien garde qu'aucune saleté ni poussière n'y pénétra et parvint à coudre la plaie avec une aiguille et du fil. Tout ce travail prit un certain temps pendant lequel, à aucun moment, l'enfant n'avait repris connaissance, elle respirait irrégulièrement et on la pensa perdue... Ce nettoyage terminé, la tête fut ban-

dée avec un linge propre. Le jour suivant la fillette reprit ses esprits, reconnut tout le monde, et put boire de l'eau. Un mois plus tard, elle était tout à fait rétablie. C'était l'oeuvre de Manishkuesh dont l'époux se nomme Pierre Germain.

REMÈDES

- 1- **Sudation:** on fait chauffer à blanc des pierres que l'on arrose de temps à autre et on souffle la vapeur sur l'endroit du corps à guérir, ce qui a pour effet de soulager de la maladie ou de la fatigue.
- 2- **La saignée:** si un accident arrive à quelqu'un et qu'il a une blessure grave, on lui fait une saignée pour qu'il ne s'empoisonne pas.
- 3- **Les racines rudes:** on les trouve près des bouleaux. Après les avoir fait chauffer dans de l'eau, on les écrase en y ajoutant des branches de sapin. Appliquée en cataplasme pendant vingt minutes, cette préparation guérit de la pneumonie.
- 4- **Saule de la perdrix blanche:** on ne fait bouillir que la partie dont la perdrix se nourrit jusqu'à ce qu'il n'en reste que de la gomme que l'on met en cataplasme contre les enflures: cela les fait disparaître.
- 5- **Arbuste à feuilles en forme de canot:** on écrase ces feuilles à l'aide d'un pilon de bois en y mélangeant quelques branchettes de sapin. On applique le tout en cataplasme. Cela soulage des crampes et des frissons.



Edmond

... Ramifications et feuilles doivent être bouillies...

- 6- **Herbe à tiges au bout feuillu:** utiliser seulement les tiges, les faire bouillir. Le liquide est utilisé contre les maux de la vessie. C'est un diurétique.
- 7- **Algues d'eau douce poussant sur les roches:** c'est le même remède que précédemment et il a les mêmes fonctions.
- 8- **Cyprès:** ramifications et feuilles doivent être bouillies. Cette tisane se boit et soigne la vessie ou les rhumatismes.
- 9- **Parasite du sapin:** il faut l'écraser et le placer en cataplasme pour cicatrifier une plaie après une brûlure.
- 10- **Cerveille de pie:** on la frotte crue, localement pour guérir les engelures.
- 11- **Tremble:** en en faisant bouillir l'écorce, on obtient un liquide qui a un goût amer et qui est très efficace en cas de diarrhée.
- 12- **Aulne rouge:** les feuilles en sont bouillies et donnent une décoction qui soulage une femme saignant en abondance.
- 13- **Tiges creuses à grosses feuilles et à fleurs blanches:** on prélève seulement le bout en feuille, on le chauffe et on l'applique en cataplasme contre les enflures.

- 14- **Viande:** si quelqu'un se blesse, une application directe fait cesser l'hémorragie.
- 15- **Écorce d'arbre:** prendre le côté blanc de l'écorce quelqu'en soit l'arbre et la poser sur une plaie par n'importe quelle température, en arrête l'écoulement sanguin...
- 16- **Fiel de lièvre:** on l'applique dans la cavité d'une dent gâtée, cela enlève la douleur.
- 17- **Branches d'épinette blanche:** efficace contre les maux d'yeux du printemps. Une fois bouillies, on place le récipient sous un linge en y entrant la tête durant une vingtaine de minutes. La vapeur purifie les yeux mais après cela, on doit demeurer une journée au logis.
- 18- **Gomme de sapin:** contre la toux, la grippe, l'indigestion, les courbatures ou après une grosse journée de travail: brûler la gomme quelques instants avec une allumette en mélangeant pour rendre la préparation gluante, l'étendre sur un papier ou un linge et l'appliquer soit sur le thorax soit sur l'estomac. Pour un enfant on ne fait pas chauffer la gomme avant l'application.
- 19- **Bout de laine:** saignez-vous du nez? Si oui, attachez un petit bout de laine à votre auriculaire pendant quelque temps, et tout rentrera dans l'ordre.

20- **Testicules de castor:** pour guérir les hémorroïdes. On les fait sécher pour obtenir une graisse jaunâtre, on en enduit une ouate que l'on introduit dans l'anus trois fois par jour. On prend bien garde que cela ne se déplace pas et après quelques jours, on en met de moins en moins jusqu'à guérison complète après quoi il n'y a plus de récidives. Votre linge, par contre, ne sera plus réutilisable à cause de l'odeur, et il faudra le jeter.

CEUX QUI ONT VÉCU LA FAMINE ET LA FAÇON DE LES SOIGNER

Autrefois, pour diverses raisons, certaines familles connaissaient la famine: rareté du gibier, diminution du caribou ou autres espèces d'animaux soit la perdrix, le porc-épic ou le lièvre, manque d'appât pour les poissons ou mauvaise pêche. Seule la carpe était un appât efficace faute de quoi, il fallait se replier sur le caribou. Les chasseurs s'éloignaient de plus en plus, s'affaiblissaient et perdaient du poids de jour en jour. Ou alors, ils se cantonnaient dans la pêche mais un individu qui devait percer trois pieds et demi de glace, sans avoir mangé depuis quelques jours, maigrissait et s'épuisait rapidement.

On ressent tout d'abord de la faiblesse dans les articulations puis la vue s'affaiblit et se voile; on est alors en piteuse posture, incapable de se défendre et sans secours, c'est la mort! Mais la providence peut aussi s'en mêler et un animal peut venir à vous et vous sauver la vie...

LES MESURES À PRENDRE

Si vous découvrez quelqu'un ayant souffert de la famine jusqu'à l'ultime limite et que vous devez le soigner, vous pouvez lui sauver la vie si vous appliquez les mêmes règles que nos ancêtres:

- Ne jamais donner de nourriture.
- Faire boire un bouillon très maigre à petites gorgées.
- Plus tard, renforcer le bouillon avec un peu de solide.
- C'est seulement quand la déglutition sera aisée qu'on pourra laisser la personne manger à sa faim.
- Bien surveiller qu'elle ne mange pas trop vite car elle pourrait s'étouffer.
- L'assister jusqu'à ce que toutes ses fonctions soient redevenues normales...

La famine est l'épreuve la plus difficile à supporter!...

LES MÉSAVENTURES D'UN CHAMAN

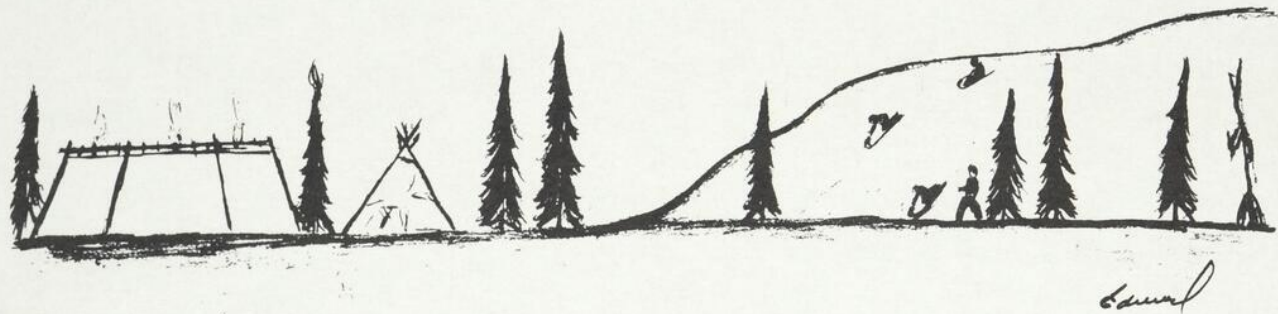
On raconte qu'il y a très longtemps déjà, un homme et sa femme vivaient seuls en forêt, ils n'avaient pas d'enfant. Un automne ils voyageaient ça et là sur leur territoire mais très tôt la malchance s'abattit sur eux particulièrement pour les activités de

chasse. Jour après jour, l'homme ne cessa d'être en quête de gibier mais sans grand succès: une ou deux perdrix, un lièvre ou parfois rien. Il arpenta deux de ses meilleurs territoires à caribous, aucun n'y vivait! Restait le dernier à visiter... Il rentra chez lui, marchant de plus en plus faiblement. Pourra-t-il tout de même s'y rendre? Il part donc vers cet eldorado avec tout ce qu'il possède. Arrivé à une journée de marche du but, il décide d'installer sa tente. À partir de là, il ira seul vers sa terre de chasse. Le lendemain, il se met en route. Il arrive bientôt au sommet d'un mont élevé mais ne voit aucune trace de caribou; il redescend le versant nord, marche quelques mètres à peine et aperçoit dans la neige quelque chose qui pouvait être d'anciennes pistes... Il retira ses raquettes pour mieux examiner le sol, fouille la neige, y aperçoit du sang et trouve même une panse! Il la découpe en morceaux avec l'idée de la ramener à son campement pour s'en faire un bouillon. Mais auparavant, il veut vérifier qui a bien pu tuer l'animal...

Plus bas, il arrive à l'endroit où se termine le boisé, longe l'élévation, fait quelques mètres et découvre des enfants glissant sur des toboggans. Il va vers eux et leur demande: «Enfants, d'où venez-vous?». Mais pas un seul ne lui accorde un regard ni ne lui adresse une parole. Ils continuent à jouer et remontent la pente. Il attend le troisième enfant au bas de la côte: «Où habitez-vous?» questionne-t-il... Aucune réponse, aucun regard... Il les laissa derrière lui et décida de continuer son chemin en suivant leurs empreintes à rebours. Il aperçoit alors deux tentes

... Il décida de continuer son chemin, en suivant leurs empreintes à rebours.

83



l'une de taille ordinaire et l'autre, grande. Il va vers la première en criant: «Kuei! Kuei!», mais personne n'en sort pour l'accueillir, alors il y entra. Il n'y a là que des femmes. «Je suis affamé, dit-il, je suis à bout...» mais elles ne semblent pas s'apercevoir de sa présence, elles continuent de procéder au tannage de peaux, chacune absorbée par sa tâche. «Elles n'ont pas l'air de s'occuper de moi» pensa l'homme et il sortit... Il se dirige vers la grande tente. «Il y a peut-être du monde» se dit-il et il appelle: «Kuei! Kuei!». Là encore, pas de réponse. Il y pénètre, il était près de midi et ceux qui s'y trouvaient étaient en train de manger. Il leur dit: «Je meurs de faim». Il n'y avait là que des hommes mais pas un ne lui répond. Il voit deux marmites pleines de viandes et à l'entrée où il se tient, deux hommes mangent dans la même assiette. Dans cette assiette se trouvent deux morceaux de viande: il décide d'en prendre un et but du bouillon.

Personne ne remarqua sa présence mais l'un d'eux vit qu'il manquait sa viande et son bouillon, il interrogea l'autre convive qui nia les avoir pris... Ils furent saisis de frayeur et crièrent: «Il y a quelqu'un d'autre parmi nous, nous percevons sa présence». Tous se précipitent à l'extérieur. «Atshen est entré dans la tente, Atshen!» s'exclament-ils. Quand tous furent sortis, notre homme s'attable et met de côté trois morceaux pour emporter. Il les enveloppe d'un foulard et quitte la tente avant le retour des autres en ayant idée de revisiter la première tente... Personne! Seules des peaux traînent ça et là. Il les regarde sans comprendre et s'en retourne chez lui.

De retour, il entre perplexe dans son logis. «Même si j'ai rencontré du monde, je dois avoir des hallucinations, pense-t-il, suis-je en train de mourir ou de devenir fou?». Il décide de s'en ouvrir à son épouse: «J'ai rencontré des gens aujourd'hui, pourtant je n'arrive pas à y croire car aucun ne m'a parlé. D'abord j'ai vu des enfants auxquels j'ai posé des questions et qui ne m'ont pas répondu. Ensuite, je trouve deux tentes, l'une d'elle servait de lieu de travail à des femmes, je m'adresse à elles sans succès puis je ressors. La deuxième tente, plus vaste, abritait des hommes occupés à broyer des os de caribou et à manger, j'ai crié, aucun ne m'a répondu! Comme personne ne prêta attention à ma présence et comme j'avais faim, j'ai mangé le repas de l'un deux. Quand il s'en rendit compte, il poussa des cris: «Il y a quelqu'un ici!» et tout le monde reprit: «Atshen!» et ils coururent à l'extérieur. Voilà ce que j'ai vécu, je n'arrive pas à y croire sauf s'il y a de la viande dans mon sac qui est restée dehors sur le tobogan!». L'épouse va chercher le sac et lui crie: «Tu as réellement rencontré ces gens car la viande est là dans ton sac». Alors il crut. Ils se mirent à manger et il se rappela qu'il avait vu une grande quantité de viande installée sur l'entrepôt.

Le lendemain, ils partent tous deux à la rencontre des campeurs. Ils arrivent à la première tente et aperçoivent la même scène que la veille: seulement des peaux... Ils vont vers l'autre tente, là encore, personne! Ils y allumèrent un feu à même le sol comme cela se faisait en ce temps-là. «Il y a du bois de chauffage en abondance, nous dormirons ici, dit-il à sa

femme, je mettrai deux grosses bûches». Puis il pensa à faire des recherches mais toutes les traces s'arrêtaient en bordure du bois... Alors il revint et déclara: «Je n'arrive pas à les pister!».

Cet homme était chaman mais avait oublié ses pouvoirs... Au printemps, cela faisait presque qu'un an! Son épouse lui suggéra: «Pourquoi ne montes-tu pas ta tente tremblante? Tu sauras alors où sont ces gens!».

Il se souvint tout à coup de tous ses pouvoirs et de tous les animaux qu'il avait abattus; il fit sa tente tremblante, y pénétra que déjà son esprit-sosie s'y trouvait et lui dit: «Nous t'avons perdu cet hiver». Il répondit: «Moi aussi, je vous ai perdu». «Les gens que tu as vu, c'était nous mais on ne te reconnaissait pas... Dispose donc de toute la nourriture que tu as vue». Cela comprenait les deux grands entrepôts de viande; l'homme était heureux car ils avaient amplement de quoi se nourrir. Et l'être d'ajouter: «Tu t'es vu toi-même, quand ta chasse était abondante, que tu tuais beaucoup de caribous et amassais beaucoup de vivres... Tu as vu ces travaux en cours, ces enfants glissant sur leur traîneau, ces femmes qui travaillaient les peaux, ces hommes qui broyaient les os, la viande dans les chaudrons, tout cela est votre travail...». Ce qu'il en reste de réel c'est la viande et là il comprit qu'il s'agissait bien de sa propre histoire...

Ainsi finit ce récit.

NOMS DES CHAMANS

Ushkun*, un grand chaman venant des Sept-Îles.

Tshisheniss, le second, venant du Labrador et son fils Mitushan.

Pukue, le vieillard, venant aussi du Labrador, et son fils.

Kuakush, **Shiman** et **Kaupukuashu**, tous trois également du Labrador.

Shushepiss venant des Sept-Îles.

Meshkana venant de Davis Inlet.

Ushkatshiussin, le doyen de tous, Uashaunnu était son nom bien qu'il vînt aussi du Labrador.

Ce sont-là tous les noms de chamans dont je puis me souvenir mais je ne mentionne pas ceux de la Basse Côte-Nord. Ceux dont j'ai entendu parler sont originaires des Sept-Îles ou même de Pointe-Bleue ou de Mistassini. Les chamans existaient depuis des temps immémoriaux mais j'ai entendu dire qu'ils perdaient leurs pouvoirs... Il en reste cependant un à Maniwaki, c'est ce que j'ai appris dernièrement... Mais sans doute pourrait-on en retrouver d'autres si on cherchait les causes de la perte de ces pouvoirs.

— — — — —

Ce que je peux citer aussi sont les noms des centaines (hommes et femmes) que j'ai connus:

Dominique Shetausheu vécut jusqu'à 110 ans et sa femme, plus vieille encore, mais je ne me souviens plus de son âge.

Manian Copeau qui venait des Sept-Îles a atteint 110 ans.

Penunikiss a vécu jusqu'à 116 ans.

Atetshi a pu se rendre jusqu'à 120 ans.

Teikuen mourut à 124 ans disaient ceux qui la connaissaient.

Quant à celle qui venait de Pukutshishipit et qui était née là, elle aurait atteint 133 ans: j'ai vu son nom mentionné sur un registre datant de 130 ans et mentionnant qu'il s'agissait de la plus vieille des Montagnais connus.

LEXIQUE DES NOMS CITÉS

- * Ushkun : le foie.
Tshishanish : tshernish (nom de famille).
Mitushan : le pilon.
Pukuen : ce qui se sépare.
Kuakush : amas poussé par les vagues.
Shinun : Simon.
Kaupukuashu : qui a la charge de la toile.
Shushepiss : petit Joseph.
Meshkana : le chemin.
Ushkatshiussin : moccassin en patte de caribou.
Uashaunnu : qui vient des Sept-Îles.
Uapamekutunnut : venant de Poste à la Baleine.
Shetaush : Saint-Onge.
Manian : Marie-Anne.
Penunikiss : petite Véronique.
Atetshi : le pois.
Teikueu : coeur de femme.
Pukutshishipit : Saint-Augustin.

ATSHEN*

On raconte et cela se passa il y a fort longtemps qu'un printemps... Atshen arriva face à un campement! Durant l'hiver, les chamans avaient noté sa présence aux alentours... Ils savaient bien qu'ils le rencontreraient sans être capables de le détourner bien qu'il y eût beaucoup de monde à cet endroit... Deux d'entre eux essayèrent de l'éloigner, en vain! Quoiqu'ils fissent, Atshen était toujours là...

Après être arrivé au campement, Atshen traversa le lac et y demeura debout au beau milieu, immobile... On l'aperçut tôt le matin et durant la nuit, il irait troubler les habitants sans aucun doute! On se dépêcha alors de monter la tente tremblante, un chaman y pénétra mais Atshen était assis déjà à l'intérieur et la tente ne bougea point, un deuxième chaman fut appelé à la rescousse mais ils ne purent rien à deux.

Or, on avait ouï dire qu'un jeune orphelin sous la garde d'une vieille femme avait certaines dispositions car, par jeu, il imitait les chamans, mimait leurs faits et gestes et en avait acquis les pouvoirs à l'insu de tous. Seuls les chamans savaient... On questionna la vieille femme qui avoua avoir confectionné à l'enfant, sous sa demande, certains objets magiques. «Va nous le chercher!». Peu après, l'enfant entre dans la tente et on le laissa seul avec Atshen pour qu'il pût agir à son aise... Aussitôt, la tente se met à trembler violemment. L'enfant aperçut Atshen et lui montra tout le contenu de son sac magique dont un objet qui avait la forme d'un

...Atshen arriva face à un campement!

91

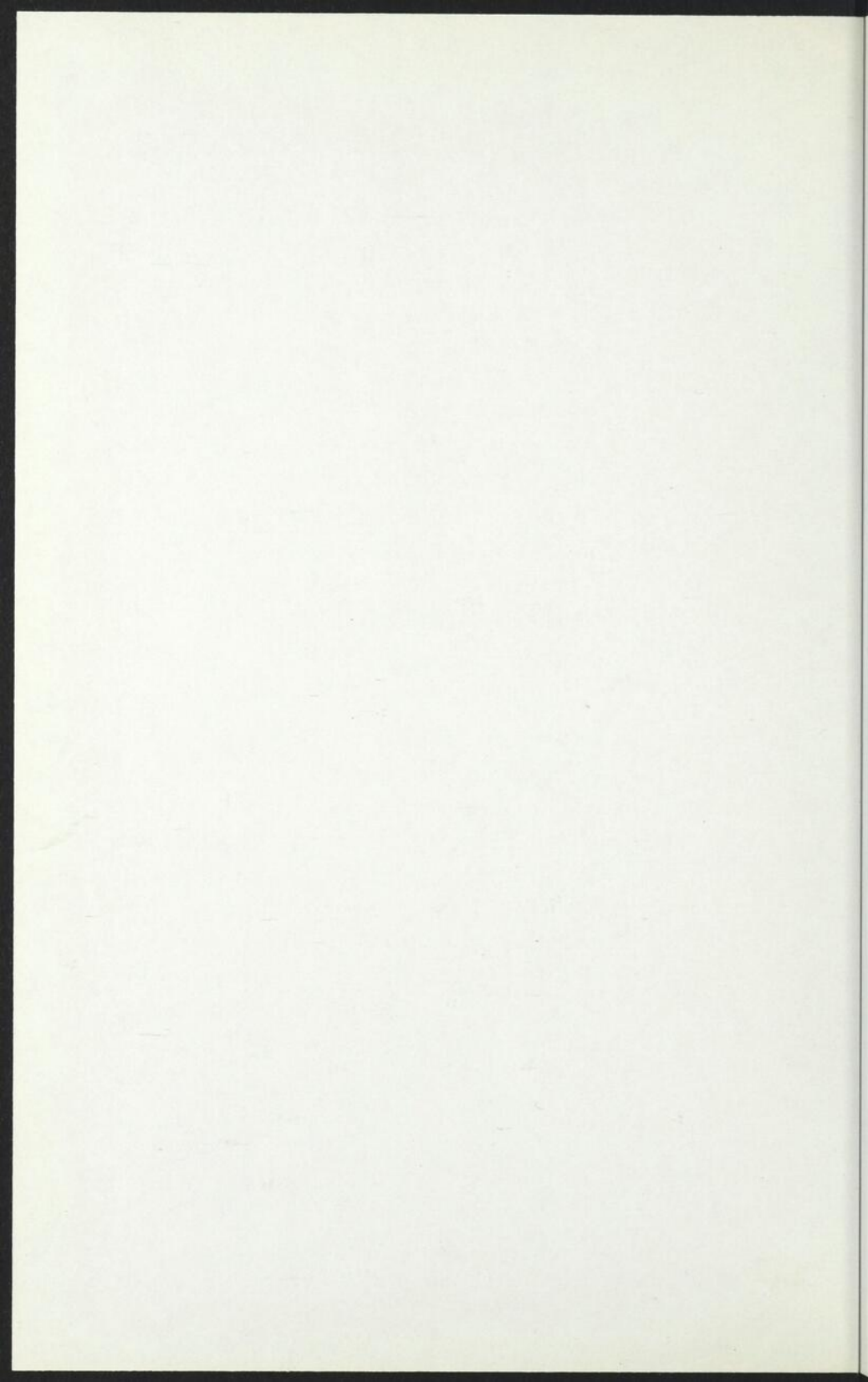


petit caribou. Aussitôt sortie du sac, la forme remua et prit vie. Atshen désira ardemment posséder ce petit animal et finit par dire à l'enfant: «Je m'en irai si tu me le donnes!». Trop heureux de sauver les siens d'une mort certaine, le jeune se plia à sa volonté en échange de son départ définitif.

*** ATSHEN:** autrefois homme parmi les hommes, Atshen fut possédé par un mauvais esprit et en devint l'esclave... Telle serait son origine.

CHAPITRE 5

MÉMOIRES



AU TEMPS DE MON ARRIÈRE GRAND-PÈRE...

Jadis, quand pour la première fois les marchands de la Compagnie de la Baie d'Hudson ont implanté les postes de traite à l'intérieur des terres, ils sont partis de Goose Bay et ont parcouru deux cent quatre-vingt-dix milles jusqu'au lac Petissikupau. Ils étaient dirigés par des Indiens qui choisissaient pour eux l'endroit le plus propice à l'installation du poste, soit à mi-chemin entre un lac poissonneux et un territoire giboyeux... Ce lac se situe à une vingtaine de milles au nord de l'actuelle ville de Schefferville sur le territoire de chasse de mon arrière-grand-père répondant au nom de Joseph André. Le chef d'équipe anglais se prénommaît Louis et ses employés indiens sont allés chercher les marchandises sur la côte du Labrador dès la fonte des glaces...

Plus tard, d'autres sont venus s'installer à proximité de ce poste... Une fois l'installation terminée, ceux qui faisaient partie de l'expédition sont repartis sur la côte rejoindre leur famille jusqu'au printemps suivant. Ils travaillaient pour le compte de ces marchands sitôt que le niveau d'eau des rivières le permettait. Pendant ce temps, les familles cantonnées à Goose Bay s'organisaient pour aller à leur rencontre. Si elles arrivaient les premières à l'endroit prévu, elles y campaient en les attendant. Le parcours équivaut à quatre-vingts milles environ jusqu'au lac Kanekunikat ou «Lac sablonneux», à vingt milles du lac Petissikupau...

C'est là que le Père Arnaud fit la rencontre des «Indiens des Bois» et là aussi que mon arrière-grand-

père et mon père furent convertis au catholicisme. Ils se firent baptiser et on y célébra leur mariage. Autrefois, nous avions plusieurs femmes, deux, trois et même quatre. Quand vint le moment de la célébration, le Père Arnaud leur dit de se marier seulement à la première, ce qu'ils firent et répudièrent les autres ainsi que leurs anciennes croyances. À ce propos, ils ont tout accepté sans difficulté.

...«Moi qui croyais que le Père Arnaud avait pénétré à l'intérieur des terres dans un but d'évangélisation mais là n'était pas le mobile réel de son excursion. Il faisait des recherches en botanique car il était... botaniste. Il se fit donc conduire à l'intérieur des terres pour en connaître l'accès et c'est là qu'il rencontra «les Indiens des Bois». Cela ne fait que quelques années que j'ai appris son véritable but et son métier...

EN CE QUI ME CONCERNE...

Je suis né dans le bois, le trois mars 1904. Âgé de sept ans, je suivais déjà mon père à la chasse. Il m'enseignait ce que je devais savoir et je retenais tout ce qu'il faisait, si bien qu'à seize ans je pus chasser seul. C'est en effet en 1920 que je choisis de faire bande à part... Je partis seul pour six jours poser mes pièges, construire mes trappes sans aucune difficulté. Ce fut ma première expérience en solitaire. Plus tard, je pus partir un mois et demi, puis ce fut le tour de mon frère de m'accompagner dans mes randonnées.

Vint le temps de me marier... À l'époque, les parents choisissaient l'épouse eux-mêmes et les fréquentations n'existaient pas. Elle devait être vaillante et habile, la beauté n'entraît pas en ligne de compte. J'avais alors vingt-cinq ans mais je n'ai pas quitté mes parents pour autant... J'ai chassé avec eux encore un an au bout duquel j'ai remis à mon père toutes mes fourrures afin qu'il puisse rembourser les dettes que nous avons contractées à notre départ en forêt. Et l'hiver suivant, je décidais de chasser à part... jusqu'au jour où je découvris une pierre minéralogique!

PIERRES MINÉRALOGIQUES

En trappant, j'ai découvert du minerai pour la première fois... C'était en 1936. Je trouvai une pierre contenant du plomb et une autre contenant du cuivre. Je les ai conservées jusqu'à ma descente vers la mer... Cet été là, un prospecteur essayait de s'informer auprès des Indiens si par hasard l'un d'eux avait remarqué la présence de pierres minéralogiques dans le bois. Je lui montre les miennes. Aussitôt il me dit: «Nous irons là-bas cet été voir cela» et il ajouta: «Je veux m'y rendre». Il se nommait Dr Joseph A. Retty.

En automne, quand ce fut le temps pour moi de retourner en forêt, je rencontrai de nouveau cet homme à la décharge du lac Ashuanipi et je le conduisis à l'endroit de mes découvertes. Il commence sur place la prospection et je repars de mon côté, le trappage en tête... Au cours de 1937, je fais d'autres découvertes du même ordre. Retty amplifie ses recher-

ches... Tandis que je continue à chasser... Pour la quatrième fois, je découvre du minerai, du fer cette fois-ci! Puis encore trois pierres de cuivre. Ce prospecteur ne m'a jamais récompensé pour le service que je lui rendais! Il me disait bien de continuer mes recherches et me promettait de me donner un demi-cent par tonne de minerai extrait, advenant une éventuelle exploitation... Je le crus sur parole. Il avait noté ce qu'il m'avait dit dans son calepin... «On fera des papiers officiels plus tard», disait-il. Mais cela ne s'est jamais réalisé... Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai encore rien reçu.

À partir de ma découverte, Retty a fait faire des travaux en suivant ce gisement pendant six ans et de là, ils ont fini par trouver le gros gisement mais, je n'ai plus jamais entendu parler de ses promesses. Un jour, il mourut subitement, c'était en 1957, je crois.

Quant à moi, en 1948, la compagnie I.O.C. m'engagea comme prospecteur pendant trois ans. Je fus transféré ensuite à Labrador Mining and Exploration, où pendant vingt ans, on a eu recours à mes services. J'ai fait d'autres découvertes de minerai... La compagnie a mis deux avions à notre disposition et c'est du haut des airs que je faisais de la prospection... McDonald, mon patron, lui aussi voyait cela de son avion. Il y avait plusieurs équipes. Le salaire n'était pas très élevé. Mon contrat fut renouvelé pour deux ans. On me disait: «Essayez de découvrir des gisements comme vous l'avez fait pour le Dr Retty». Pendant deux ans, ce que je trouvais ne s'avéra pas assez important pour être exploitable.

Dans le même contexte, j'ai aussi travaillé deux ans à Fort Chimo et sur la rivière Nipissiu. Je n'avais pourtant jamais étudié cela dans une école quelconque mais je pouvais facilement reconnaître les roches. Les étudiants eux-mêmes étaient plus embarrassés que moi, ils ne pouvaient identifier leurs pierres qu'avec l'aide de leurs livres. Moi, par contre, je savais en le ramenant, la sorte de minerai que j'avais trouvé... Je ne cassais jamais de pierre pour rien.

Comment ce fait-il que l'Indien possède une telle science?

Jadis, il fallait choisir avec discernement la pierre pour allumer un feu, celle pour fabriquer sa hache ou son couteau. Je peux retrouver un homme en le pistant.

«Réfléchissons un peu à tout cela et je m'adresse ici surtout aux étrangers, les Blancs. Vous retrouverez dans ces récits beaucoup d'intelligence de la part des Indiens de l'ancien temps. Notre école consistait à tout remarquer et tout enregistrer parfaitement de mémoire pour transmettre ce savoir aux générations à venir... Il n'y avait pas d'écrit quand nous vivions seuls dans notre pays».

UNE MINE DE CASTORS...

C'était en 1942; j'avais remarqué lors de mes voyages de chasse, un endroit où se tenaient des castors en grand nombre. J'ai invité à me suivre des

chasseurs de différents territoires et nous avons visité l'endroit pendant six ans. Ce territoire n'avait pas une grande superficie: c'était à partir des chutes «Churchill» jusqu'aux lacs Uinikupau et Patshishetshumat. Pendant la durée de cette chasse, j'avais ouvert un petit comptoir. J'y vendais nourriture, vêtements, munitions selon les besoins. Ma marchandise arrivait par avion huit à dix fois par année pendant six ans.

LE PREMIER CHEF...

À l'origine, on raconte que ce sont les marchands de la Compagnie de la Baie d'Hudson et les missionnaires qui décidèrent de la nécessité de nommer un chef. Le premier s'appelait Tshishteshinu Dominique.

La raison principale de cette nomination était d'ordre pécuniaire: la bonne marche du commerce, le paiement des comptes. Le chef devait faire pression sur les gens pour qu'ils rapportassent plus de fourrure. Sans fourrure, les magasins n'étaient pas rentables! Naguère, nous ne chassions les animaux à fourrure que dans un but vestimentaire, pour le nécessaire, uniquement.

Ils ont donc choisi un chef de façon arbitraire, sans recourir à une élection. C'était le plus intelligent du groupe et il savait aider son peuple. Il n'avait pas de difficulté à répondre aux besoins des siens. Son ouvrage était simple d'après ce qu'on sait et il resta chef jusqu'à sa mort.

Celui qui devait prendre la relève se nommait Barthélémi Pinette... celui qui s'est fait faucher sa rivière: la Mishtashipu ou Rivière Moisie.

On dit qu'il a reçu quinze tonneaux de farine, un tonneau contenait deux cents livres, donc un total de trois mille livres avec quatre cents livres de graisses. Il en a fait la distribution et chaque famille reçut environ cinq livres et un peu plus pour les familles nombreuses... Le lendemain, il ne restait plus rien... Et nul ne sut jamais quel genre d'entente il y eut... A-t-il loué cette rivière? L'a-t-il vendue? On se pose encore la question...

L'homme avec lequel fut conclue cette entente était surnommé: «Nanesh Utshinau» ou Monsieur Poisson; il venait paraît-il des États-Unis. Il n'y a pas eu de consultation et en ce temps-là un chef indien n'était pas reconnu officiellement par le gouvernement... Il est resté chef jusqu'à sa mort, lui aussi.

Avant de nommer le troisième, quarante ans se sont écoulés. J'ai assisté à la nomination de Georges Régis, ce fut le premier reconnu par le gouvernement et inscrit à Ottawa avec un mandat de trois ans. Il remplit deux mandats et fut remplacé par Joseph Vachon pour le même temps.

Vint ensuite Sylvestre McKenzie pour six ans aussi, puis Charles Malec Vollant. Il resta chef pendant un mandat ainsi que son successeur Élie Fontaine. Revint le tour de Sylvestre McKenzie pour trois ans. Puis ce

fut moi, Mathieu André. Je le restai pendant treize ans et demi pour Uashat et Maliotenam jusqu'à mon départ pour Schefferville.

Je fus remplacé alors par Noël Vollant et le temps d'un mandat fut réduit à deux ans. Monsieur Vollant fit ses deux ans puis Francis ou Napesh McKenzie. Eugène Vollant n'entra en scène que pour un an et céda sa place à Noël Vollant. Daniel Vachon lui succéda. Paul-Émile Fontaine et Daniel Vachon ne firent qu'un mandat chacun. Paul-Émile Fontaine revint pour un autre mandat suivi par Michel Ambroise. Pendant ce temps, je demeurai à Schefferville où je m'occupai de la Chefferie pendant six ans.

En ce moment, c'est Chrysologue Ambroise qui occupe cette fonction à Sept-Îles.

QUAND J'ÉTAIS CHEF...

Je cumulais donc une vingtaine d'année de chefferie. Je le devins en 1944.

Ma première préoccupation et à mes yeux, non la moindre, fut du domaine de la santé. Je voulais que ma communauté bénéficiât des soins et des radiographies dont elle avait besoin. Je voulais que les maladies fussent bien diagnostiquées et que les hôpitaux fussent ouverts à nos malades. On eut de la difficulté de ce côté là. Un médecin m'avait dit que le

gouvernement refusait de subventionner nos traitements... C'était inexact et en ce temps-là, le gouvernement s'est vraiment préoccupé de notre santé.

Ma deuxième priorité concernait le logement. Pour la première fois, le gouvernement fit bâtir des maisons pour nous sur la Côte-Nord... Puis ce fut la construction de l'école puis du pensionnat à Malioténam. J'étais toujours disponible quand quelqu'un avait besoin des affaires du Conseil.

NOS ITINÉRAIRES

D'aussi loin que je me souviens et je crois, depuis des milliers d'années, nous avons tracé nos itinéraires à l'intérieur des terres. C'est cela que je trouve important. Un tracé partait du littoral, longeant la Mishtashipu jusqu'au lac Kaupashu dont se servaient ceux de «Sept-Îles» et de «Moisie». On pouvait alors rallier les lacs Ashuapini, Mineik, Petissikupau, Kanekunikau et Meshikamau, là s'ouvrait une autre voie menant jusqu'à «Goose Bay». Également, par le lac Petissikupau, on avait accès jusqu'à la «Rivière Georges». C'est cet itinéraire qu'on empruntait pour aller à la chasse au caribou durant sa migration. Un autre tracé partait du lac Ushkuass vers «Fort Chimo» et par là on rencontrait les Naskapis; il y avait aussi celui qui conduisait au lac Kaniapiskau et trois qui partaient du lac Mineik et bien d'autres encore...

L'ARRIVÉE DU PREMIER BLANC À L'INTÉRIEUR DES TERRES

Le premier fut un marchand de la Hudson's Bay Company. Parti de Goose Bay et dirigé par une équipe d'Indiens qui transportaient ses marchandises, il arriva au lac Petissikupau où il installa un poste de traite. Le deuxième fut un missionnaire, le Père Arnaud, dirigé lui aussi par des Indiens. Le troisième fut un géomètre qui emprunta avec nous, nos itinéraires. Il partit de «Sept-Îles», longea la «Moisie» guidé par des Indiens en traçant des lignes d'arpentages pendant un été. Ils se rendirent au lac Kaupashu et l'été suivant, ce fut jusqu'au lac Ashuapini puis Petissikupau. À partir de là, il reprit ses travaux en direction des lacs Kanekunikau et Piashtipeu et rejoignit la rivière «Churchills»... tandis qu'une autre équipe d'arpentage partait de la rivière «Mingan» vers la même direction. Quand le gouvernement du Labrador s'en rendit compte, il fit cesser les travaux immédiatement car il s'agissait, paraît-il, de son territoire... Quelques chasseurs anglais de passage à cet endroit en auront averti les autorités de Terre-Neuve... Ces arpenteurs perdirent leur emploi; ils avaient travaillé durant trois ans. D'après les autorités, ils n'avaient pas à se rendre au-delà du lac Kaupashu. En ce temps-là, le gouvernement ne savait pas très bien où finissait le Québec et où commençait le Labrador. Il n'existait pas de carte géographique pour cette partie de pays. Nous, nous connaissions tout cela par cœur, et seulement du regard nous pouvions nous diriger sans faire d'erreur et sans jamais nous égarer.

LE LABRADOR

Autrefois, que nous soyons de «Sept-Îles» ou de «Goose Bay» nous chassions ensemble, parfois même arrivaient des trappeurs anglais... et nous n'avions jamais eu de dispute à propos du territoire au Labrador: tout le monde comprenait que chacun y gagnait sa vie.

Pour quelle raison le gouvernement de Terre-Neuve nous a-t-il si vite haïs? Pour quel motif a-t-il voulu tout à coup nous empêcher de vivre en forêt? Tout ce peuple du Nord, ce même peuple, qu'il s'agisse des Inuit, des Anglais, des Indiens, ne faisait de tort à personne. Nous, Indiens, étions présents avant que l'Anglais ne foulât ces terres, au Labrador, au Québec et dans le Canada tout entier. Autrefois, nous avons un grand respect envers le gouvernement sans l'avoir jamais connu et nous n'en attendions que du bien... Nous avons foi en son aide... Mais nous avons vite déchanté. Ce gouvernement mentait sous des apparences d'apôtre. Il nous a tous trompés. Aujourd'hui, les Indiens s'ouvrent les yeux...

LES CIMETIÈRES

Lorsque d'anciens chasseurs décédaient en forêt, ils reposaient dans l'un des deux cimetières: celui au bord du lac Ashuanipi ou celui au bord du lac Minimestekutaut. Ils comptent 284 morts. Le cimetière du lac Ashuapini, ayant été béni par le Père Arnaud, est plus recherché. Mais, à mon idée, ce chiffre est en deça de la réalité car à l'époque, beaucoup de gens vivaient dans les bois.

LE POSTILLON

En ce temps-là, le courrier des marchands tenant comptoir à l'intérieur des terres était confié à un chasseur indien. On le nommait: «le postillon». Partant des «Sept-Îles» à l'automne, trappant et chassant tout l'hiver, il revenait au printemps. Il se rendait jusqu'à «Fort Chimo» pour la relève du courrier et les commandes de marchandises pour le prochain hiver. Les commandes arrivaient par le bateau qui faisait le tour de la «Baie d'Hudson». Le premier postillon répondait au nom de Dominique Grégoire, puis ce fut Philippe Dominique, puis Sylvestre McKenzie.

Il fallait parcourir 600 milles pour aller chercher ce courrier, ce qui représente une distance de 1200 milles aller-retour. C'était très long pour une somme forfaitaire de \$ 400.

UNE SOMMITE DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON ARRIVE D'ANGLETERRE...

Vers la fin de juillet 1946, alors que j'étais chef de bande à «Sept-Îles», un grand patron de la Compagnie de la Baie d'Hudson arriva, m'invitant à le rencontrer et convoqua tous les employés du magasin; il était accompagné d'un inspecteur. Je le voyais pour la première fois et je crois aussi, la dernière. Francis Franklin, le gérant, était présent avec tous ses commis. Il s'adressa tout d'abord à ses employés. Nous étions dans une période électorale... «La Compagnie de la

Baie d'Hudson ne vous autorise plus à voter désormais... ni à vous mêler d'affaires politiques. La Compagnie ne veut plus entendre parler de problème de ce genre. Vous qui travaillez tous au sein de notre Compagnie, tâchez d'avoir de bonnes relations de travail...».

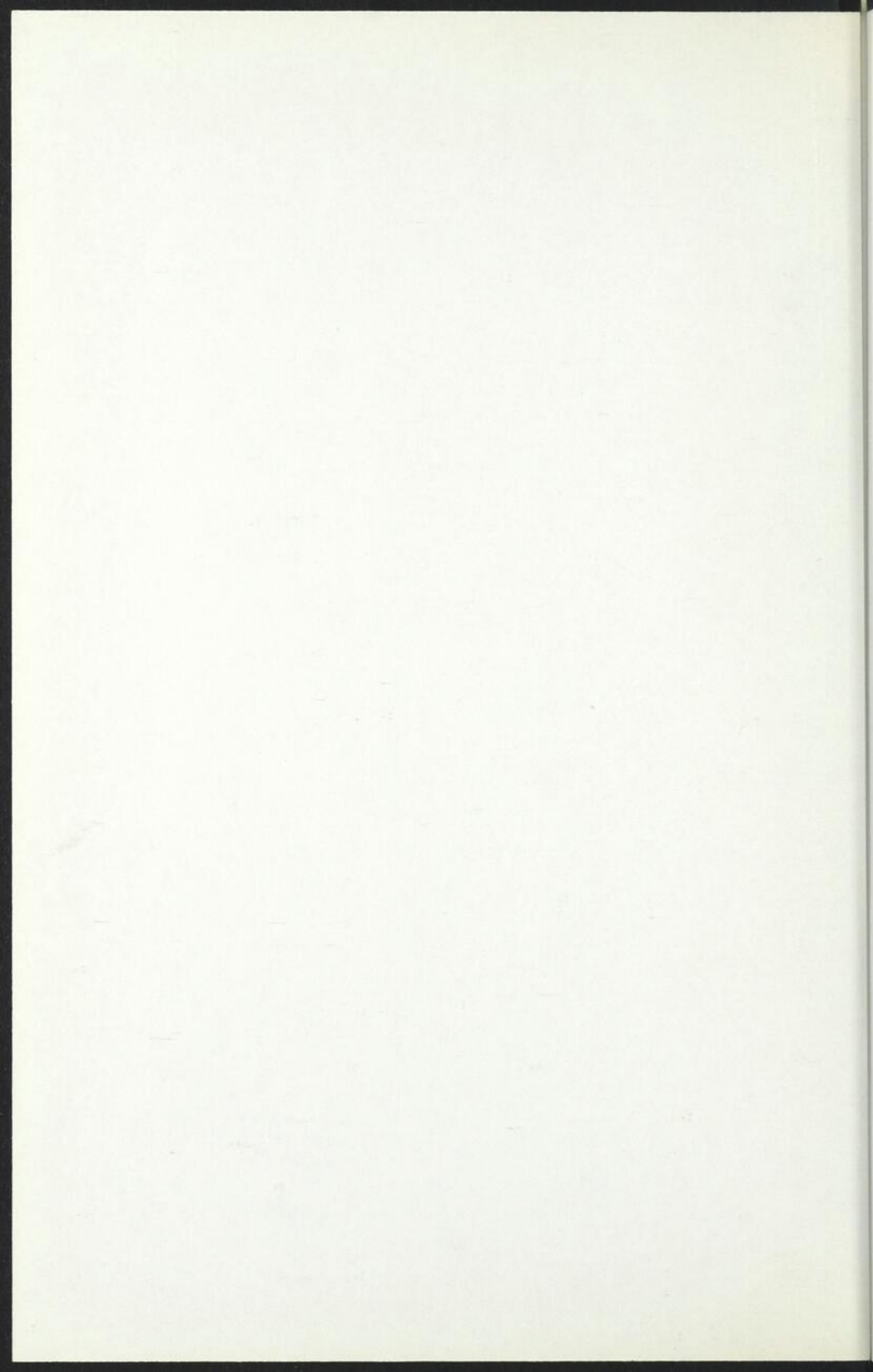
Autrefois, les marchandises à l'intérieur du magasin étaient disposées à l'arrière des comptoirs. Il dit: «À l'intérieur de la zone des comptoirs, le gérant et ses employés sont les patrons mais, à l'extérieur de cette zone, ce sont les Indiens. Ils pourront rester là aussi longtemps qu'ils le désireront et à condition de ne pas causer d'ennui, ils n'en seront jamais mis dehors. D'autre part, si l'un d'eux n'arrive pas à s'acquitter de ses dettes, le gérant pourra renouveler son crédit de la moitié de la somme accordée ultérieurement et ce, pendant trois ans. Si par malchance, après cinq ans, il ne parvient toujours pas à payer ses comptes, vous enverrez la facture au gouvernement, à Ottawa, qui payera à sa place. Par ailleurs, la Compagnie vous interdit de poursuivre un Indien pour ses dettes et encore moins d'avoir recours à un avocat. Il ne faut pas craindre la faillite car nous avons d'autres magasins qui compenseront pour celui-ci. Ce que je vous ai dit est un règlement de la Compagnie»... Et s'adressant à nous, il dit: «Continuez à trapper pour conserver ce magasin et la Compagnie!»... Il nous entretint deux heures durant, moi et mon conseiller Johnny Pilot, ainsi que Sébastien McKenzie, Adhélar Jourdain, Napess Grégoire et Xavier Grégoire. Ce furent là les paroles de cet homme.

UNE FEMME EN DIFFICULTÉ

Le 23 janvier 1929, un homme à bout de souffle et épuisé, arrive à notre campement. Il avait marché trois jours et trois nuits pour nous trouver. Ne connaissant pas notre territoire, il s'était dirigé au hasard en quête de secours pour sa femme à terme... Immédiatement, il se met à raconter: «À l'heure qu'il est, ma femme doit être morte, c'est aujourd'hui qu'elle devait accoucher... Si elle meure, mes enfants mourront de froid à leur tour, s'ils ne parviennent pas à faire du bois de chauffage, ils sont si jeunes... Il n'y avait plus de nourriture quand je suis parti».

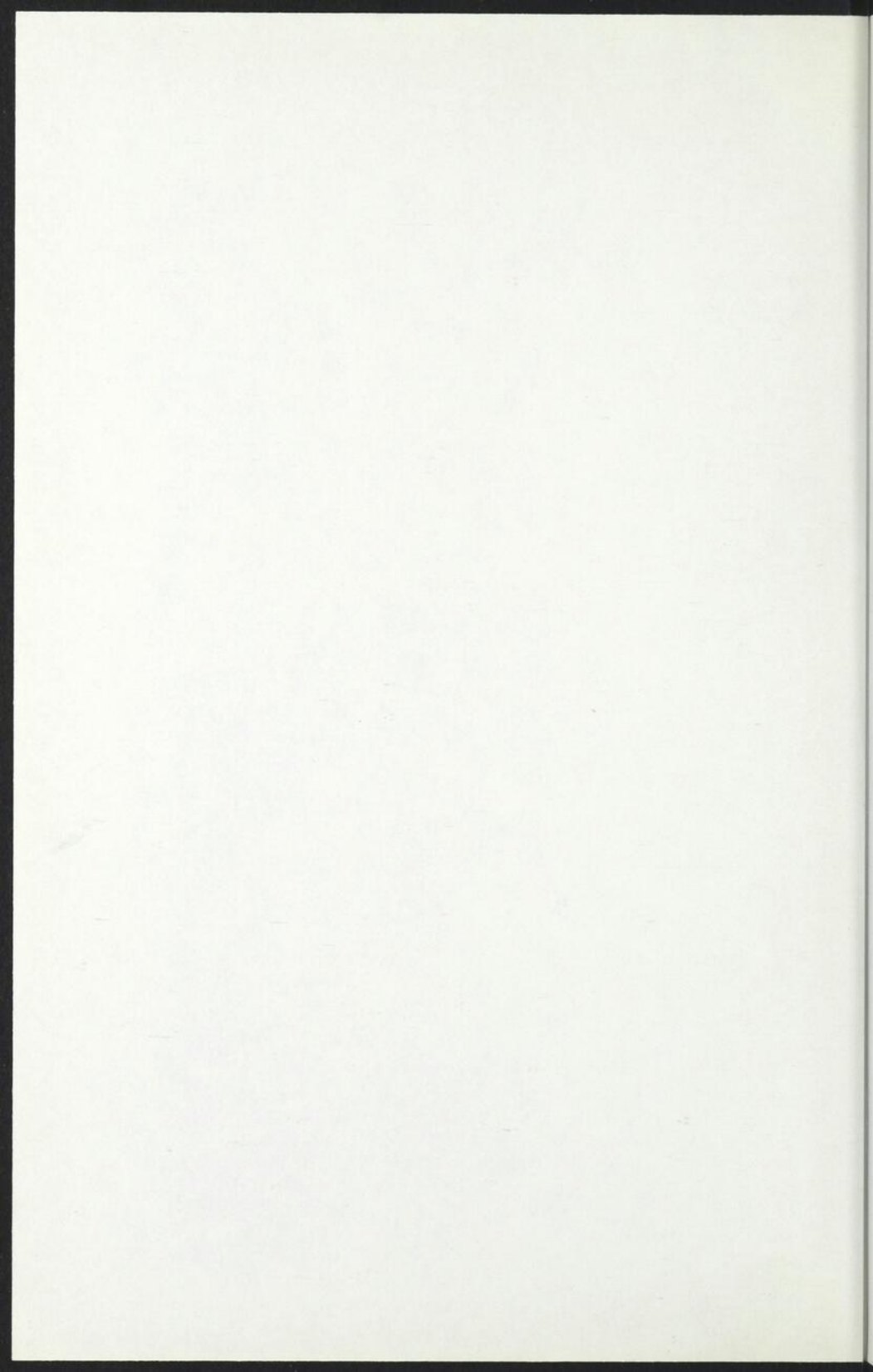
Mon défunt père se tourne vers moi et dit: «Pars sur le champ! Tu pourras peut-être arriver à temps pour sauver les enfants». Il était onze heures du soir, nous partîmes sans tarder avec Antoine Dominique. En chemin, une pensée macabre traversa mon esprit: «Que verrai-je en pénétrant dans cette tente? Et si femme et enfants étaient tous morts de froid...». Mais je m'efforçai de chasser cette image: «Non, cela est impossible!... Ils ne peuvent pas tous être morts, tout de même!...». Je n'avais pas tort... En arrivant à la tente, nous constatâmes que la femme avait accouché et que son bébé et ses enfants se portaient bien. Nous avons apporté des provisions et restâmes deux jours à attendre que l'accouchée recouvrât des forces. Alors, nous reprîmes le chemin de notre campement avec toute la famille.

Cela fut pour moi, la plus difficile mission que j'aie eu à remplir, non à cause de la distance, car cela ne représentait qu'une journée et demie de marche... Cette femme porte le nom de Louise, épouse de Pierre Vachon et ses enfants sont Daniel, Madelaine et Julienne.



CHAPITRE 6

LA CHASSE



QUAND NOUS CHASSONS...

Quand nous chassons, nous nous préoccupons tout d'abord du vent... Pour éviter que l'animal sente la présence du chasseur, il faut se tenir à l'arrière, face au vent. L'animal ne doit pas non plus voir les traces du chasseur car il prendra la fuite.

Pour éviter que le gibier n'aperçoive l'homme, celui-ci devra s'en approcher à genoux... Il tirera sur le plus âgé du groupe, ainsi les autres seront sans défense... Pour le caribou, par exemple, on reconnaît l'aîné à la blancheur de son pelage d'hiver. Si on peut l'abattre, on a de grandes chances d'avoir tout le troupeau à sa merci.

Pour la perdrix, il y en a toujours une qui est plus farouche: c'est sur elle qu'il faut tirer; les autres, plus jeunes, resteront sur place.

Pour le canard, il faut viser le plus gros... Les autres reviendront, à coup sûr, voler en rond au-dessus de son cadavre.

Nous connaissons les moeurs de nos animaux car nous les observons quotidiennement, ainsi nous savons ce que nous avons à faire... Mais nos animaux, eux aussi, nous connaissent!

Si vous tirez sur un gibier, sachez le bien viser car il est indigne de seulement blesser l'animal.

Pour les bêtes à fourrure, visez la tête pour ne pas endommager la peau. Pour le gros gibier tel l'original, le caribou, nous tirons tout près du coeur en nous plaçant un peu vers l'avant. Nous le visons toujours très bien, car blessé, l'animal ira très loin... Chasseurs! Soyez très attentifs à cela! Vous ne regretterez pas d'avoir bien observé ces règles...

Pour la pêche, lorsque vous prenez de petits poissons, ne les rejetez pas à l'eau car ils mourront de toute façon, une fois la bouche ou les branchies déchirées. Ces poissons sont un mets délicieux, ne les gaspillez pas malgré leur petite taille! On mange bien les caplans qui ne sont pourtant pas gros! On peut aussi bien se régaler des petites truites, saumoneaux ou touladis et que sais-je... Nous nous comportons de cette façon et je crois que c'est la bonne!

UN IMPRÉVU...

Supposons qu'un chasseur soit sur la piste d'un caribou en hiver et qu'il ne puisse le rejoindre la première journée, il devra passer la nuit dehors. Si le lendemain il abat sa bête, il devra encore, au retour, passer une deuxième nuit à la belle étoile, n'ayant pas prévu aller si loin. Cela arrive à maintes reprises. On ne parvient pas toujours à ses fins... Pour l'ours, en automne, il peut vous arriver de passer deux jours à sa poursuite, là encore, vous dormirez à l'extérieur! Souvent une personne pense chasser aux alentours, puis elle suit des pistes, oublie de revenir sur ses pas, s'éloigne avec le désir impérieux de ramener un ani-

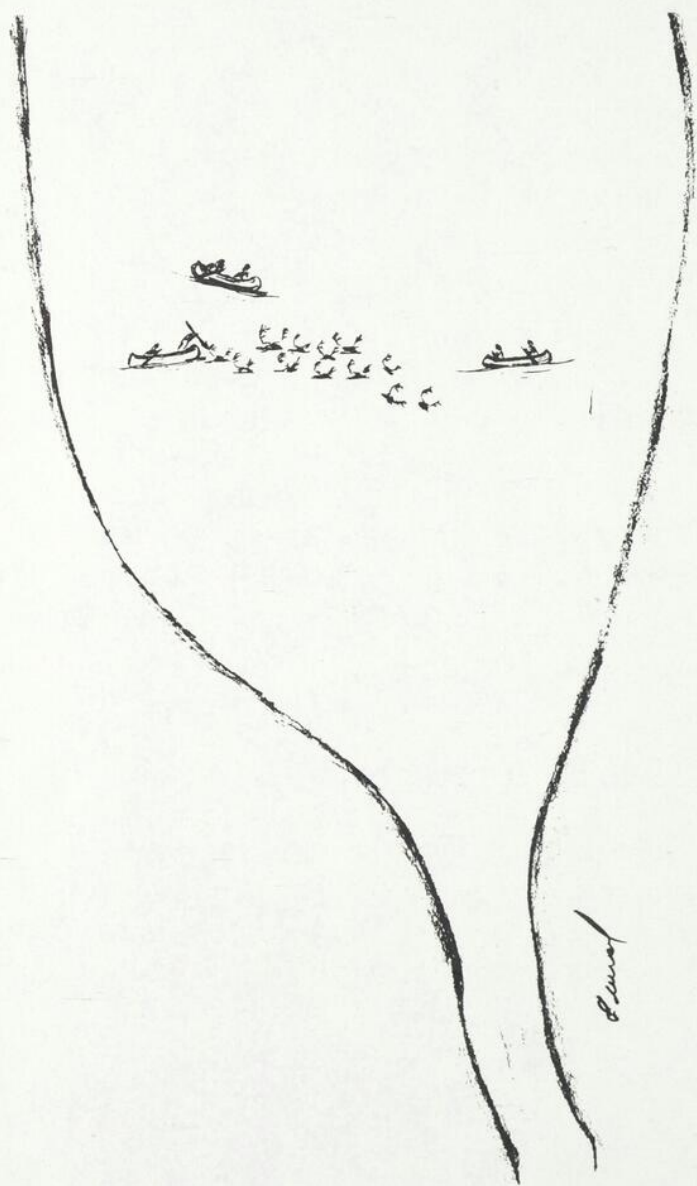
mal, de ne pas perdre sa piste en cas de chute de neige... D'où la nécessité de dormir dehors... Même si on possède une tente, on désire souvent aller au plus vite... Quel bonheur de vaincre ces difficultés et d'arriver à son but: on ne rentre pas bredouille mais bien approvisionné. Voici pourquoi nous emportons avec nous de quoi nous faire un thé et une collation quand nous circulons en forêt. Qu'on se le dise!

LA VIE DU CHASSEUR

Autrefois, nos jeunes étaient très vaillants, ignorant l'oisiveté... Ils adoraient chasser et découvraient chaque jour de nouveaux territoires. Las du connu, ils partaient aisément en quête de nouveaux espaces pululants de gibier recherché... Voici l'une des raisons pour laquelle nous pleurons nos territoires perdus car c'était cela notre gagne-pain: chasser dix mois par an!

Certains d'entre nous vivaient en forêt deux ou trois ans sans revoir la côte; les «gardiens de caribous» demeuraient aux endroits de passage du troupeau lors de la migration et au cours de l'hiver, ils allaient s'approvisionner en munitions, thé, tabac ou autre aux postes de traite ou auprès de ceux qui revenaient du littoral. Ils ne recherchaient pas de vêtements puisqu'ils s'habillaient de peau de caribou. C'est ce que mon père me contait...

Cette chasse consiste à harponner le
caribou d'un canot...



LA POURSUITE DU CARIBOU EN CANOT

Quoique assez obscure pour les non-initiés, cette méthode était considérée comme le fer de lance de nos chasses, autrefois. Elle permettait d'amasser une grande quantité de viande fraîche. Ceci peut se comparer à un cultivateur blanc qui fait grande provision de ses produits au cours de l'été et en alimente le marché toute l'année. Il en était de même pour nous: on venait de partout s'approvisionner en viande, selon ses besoins... Certains venaient à la «Rivière Georges» avec toute leur famille. Quelle grande solidarité se manifestait alors! Pourtant cela demandait un dur labeur de la part des chasseurs: il fallait non seulement tuer mais aussi préparer les prises afin que la viande ne s'avariât pas car elle était destinée à la communauté. Voici pourquoi ces chasseurs restaient en permanence à cet endroit, sans redescendre sur la côte. Cette entraide avait quelque chose d'extraordinaire et je pense, sans être le seul, que c'était là notre plus belle marque de fraternité!

Ces chasseurs, en agissant ainsi, avaient pour but d'empêcher la famine... Ils pourvoyaient à tous pour tout l'hiver!

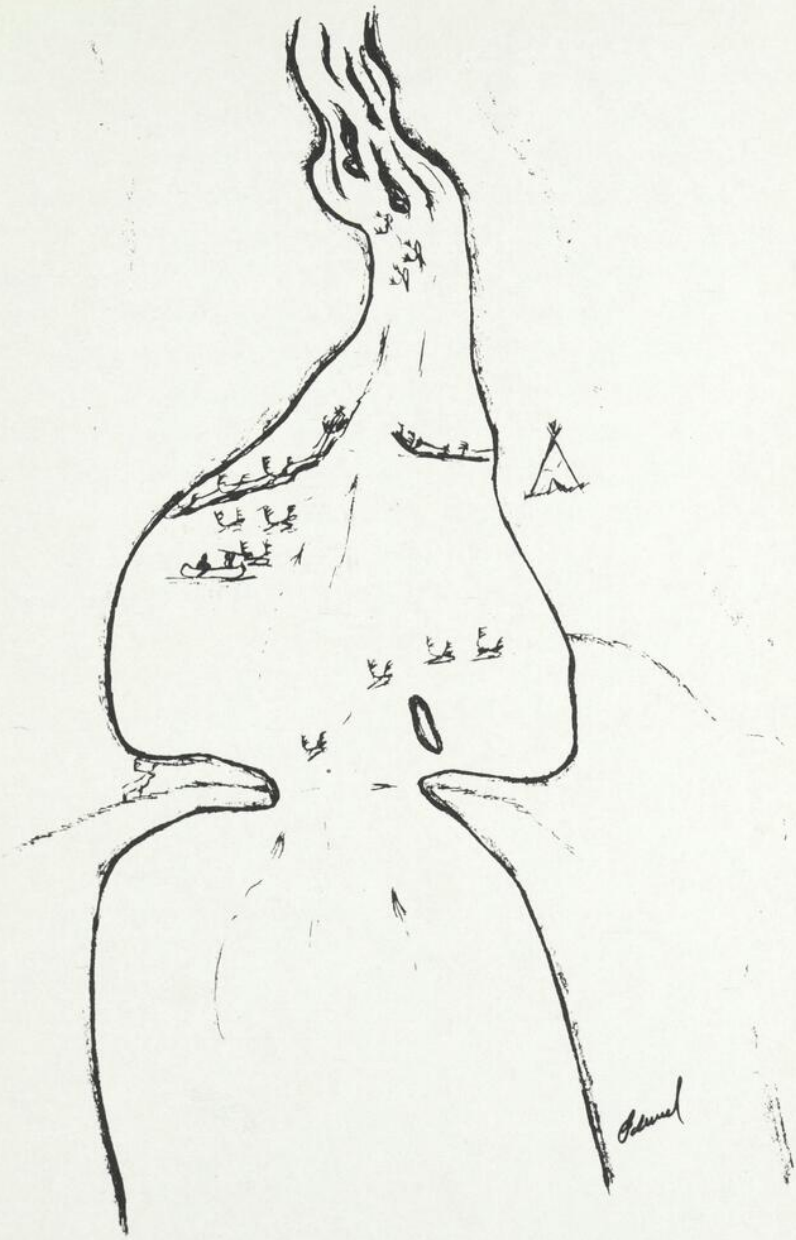
La viande était entreposée comme dans une boucherie... à l'exception près qu'elle était gratuite! On en disposait et on la séchait pour qu'elle ne se gâtât pas. On venait de très loin, de toute part, pour s'approvisionner, «St-Augustin», «Mingan», «Goose Bay», «Sept-Îles», «Fort Chimo» et ailleurs... Oui, on se retrouvait

nombreux en ces lieux. Ces chasseurs se désignaient comme les «Indiens du désert» car ils vivaient sur une terre sans arbre: la toundra. Leur rôle était de veiller sur les caribous, de savoir le nombre des prises annuelles; en terme français, ils faisaient donc office de garde-chasse.

Depuis infiniment longtemps, nous savions l'art de la conservation afin qu'aucune espèce ne fût menacée d'extinction. Celui appelé à mener se nommait «Katipenitak nutshinit» ou celui-qui-commande-dans-le-bois. Le nom de «capitaine» vint beaucoup plus tard, soit à l'arrivée des bateaux sur nos côtes: on vit la similitude des deux fonctions et l'on donna le nom de «Capitaine» à nos meneurs, mais il y a plusieurs termes qui servent à les désigner: commandeur-de-plusieurs-familles ou celui-qui-dirige ou celui-qui-donne-des-ordres ou encore gouverneur.

LA DÉBACLE DES CARIBOUS

Voici un événement que mon père me raconte et qui se passa à Kaupitaukasht. On poursuivait les caribous traversant la rivière. Plusieurs avaient déjà été tués et afin que les prises ne fussent pas emportées par le courant, on formait un barrage en liant les premières bout à bout avec des lanières de cuir et les autres cadavres venaient s'accumuler au centre de cette barrière de chair. Mais cette fois-ci, sous le nombre et le poids, l'une des lanières se rompit et provoqua la débâcle. On a bien essayé d'en sauver le plus possible mais le courant, très fort, emporta la plupart des caribous.



... Mais soudain, l'une des lanières se rompit...

Peu de temps après, vint une visiteuse. C'était une Anglaise. Elle effectuait des relevés de lacs et de rivières. Accompagnée d'un de ses compatriotes et d'un Indien de «Pointe Bleue», elle venait de «Goose Bay» avec son époux chargé de la mission. Mais au lac Mishakanau l'homme mourût et elle décida elle-même de prendre la relève. Le corps du défunt fut ramené à «Goose Bay». Allant vers la «Rivière Georges», ils passèrent par Kaupitaukasht où ils campèrent plusieurs jours. À la vision des nombreuses carcasses échouées le long de la rivière, elle en conclut à un massacre et le nota dans son journal. Comme vous pouvez vous en rendre compte, elle était loin de la vérité mais c'était sa version personnelle. Elle aurait pu essayer d'en savoir davantage, questionner son guide qui avait dû, à coup sûr, apprendre la nouvelle. Elle voulut trop vite en conclure en calomniant... J'ai pris connaissance de cet article publié en 1948 et je n'ai pas beaucoup apprécié cette bordée de mensonges.

Moi, je vais vous conter un fait dont j'ai été témoin près de Montréal. C'était en automne, au temps des récoltes... J'ai vu un cultivateur passer en tracteur par-dessus ses plans de tomates; il ne les cueillait pas mais les écrasait... Le sol en était tout rougi! Je m'approchai de lui et lui demandai si ces tomates étaient bonnes, ce à quoi il me répondit par l'affirmative. J'en goûtai une: elle était délicieuse! Alors j'analysai cet acte car je ne voulais pas blâmer trop rapidement cet homme: «Peut-être ce cultivateur n'était-il pas entièrement satisfait de sa production, cette année-ci? Peut-être espérait-il mieux pour l'année suivante?... ».

Avant de tirer des conclusions, j'ai réfléchi et fini par trouver du recul avant de conclure à un massacre...

Pour en revenir aux caribous, ce ne fut pas une perte totale pour les chasseurs car la décomposition des corps attira les renards et ce fut, durant tout l'hiver, la meilleure chasse aux renards jamais vécue. On a tout de même pu tirer partie de cette perte. Cela se passa tel que.

VIANDE DE CARIBOU

Une fois le caribou abattu, s'il y a deux familles de chasseurs, elles le prépareront ensemble. On rapportera tout d'abord l'animal au campement pour en apprêter les diverses parties. Les femmes feront sécher la viande puis pileront à l'aide d'une pierre ces morceaux jusqu'à les réduire en poudre. Cette recette se nomme «neueikan». Les hommes s'occuperont des os: ils les broieront sur une roche plate pour les réduire en miettes lesquelles seront bouillies pour en extraire la graisse. Les intestins seront vidés et bien nettoyés puis soufflés. On y insérera la graisse, trois livres environ, qui se conservera ainsi très longtemps.

VIANDE D'OURS

On tue l'ours uniquement en automne car, se nourrissant de baies sauvages, il devient très gras. Quand on l'a dépecé, on chauffe ce gras pour le transformer en graisse. On peut en obtenir entre quarante-cinq et soixante livres. Pour nous, c'est réellement providentiel!

Mais quels que soient les animaux, nous ne les tuons jamais inutilement, nous les ménageons. Il en est de même pour le poisson: nous ne pêchons jamais en temps de frai sans impératifs. De même que pour les oeufs d'oiseaux, il n'était pas question d'y toucher à moins d'en avoir réellement besoin pour se nourrir.

La chasse aux animaux à fourrure comme martre, loutre, vison, cessait à l'époque de la mise bas. On les épargnait pour leur permettre de se reproduire. Nous savions tous qu'il fallait que chaque espèce ait un certain nombre de petits pour sa survie. C'est dans cette optique que nous inventoriions notre territoire. On y apportait plus de soin autrefois que maintenant car, pour passer dix mois en forêt, il fallait avoir le sens aigu de ses responsabilités pour soi-même et sa manière de vivre et, en cas de difficultés, on devait toujours trouver une issue, sans se décourager.

UNE MIGRATION DÉSASTREUSE

Autrefois, les caribous empruntaient toujours la même sorte de trajet pour leur migration: ils parcouraient la toundra en longeant la forêt. Le troupeau arriva plus nombreux en automne 1913. Je me souviens l'avoir vu, je n'étais pas bien grand, j'avais seulement neuf ans... J'en ai aussi entendu parler.

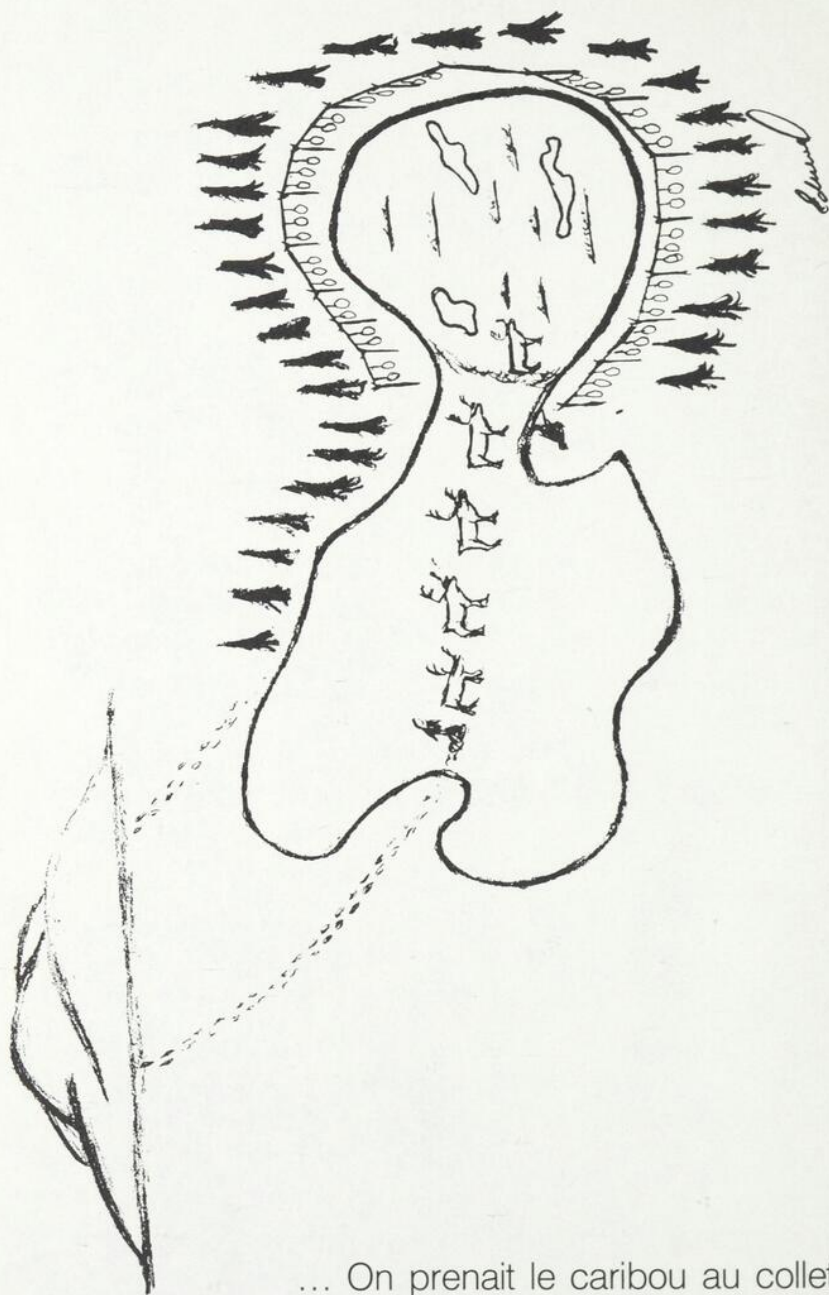
Ils marchaient en troupe et passèrent par là, un mâle farouche à leur tête qui les entraînait. Il prit directement par le nord avec sa suite. En empruntant la pointe de terre en bordure de la Nipish Shipu ou

«Rivière aux feuilles», au bout de la fourche de la «Rivière du Grand Glacier», le mâle de tête mena tout le troupeau à sa perte: le courant de la rivière et les morceaux de glace gros et petits qu'elle charriait empêchèrent les bêtes de reprendre pied sur l'autre rive... Elles moururent en très grand nombre.

Après cet événement, nous avons manqué de caribous pendant vingt ans. Ils étaient éparpillés de loin en loin et ce fut le début de la famine: on raconte qu'elle a sévi à plusieurs endroits. Puis, peu à peu, les caribous repeuplèrent la région et le troupeau se reforma...

Un autre facteur de perte est le cour très accidenté de la rivière Kaniapishkau: il y a là-bas trois chutes: «Fort Mckenzie» que l'on appelle Kanitshekakanau, Manite où le troupeau a généralement le plus de difficultés.

J'y suis allé en 1982 et j'ai dénombré trente-cinq cadavres tombés dans la troisième chute à Apatanusun. La raison pour laquelle je décris cet événement est de sensibiliser les dirigeants afin que l'on cherche des solutions pour remédier à cet état de fait. Ils pourraient essayer de barrer ce passage afin que les caribous aillent traverser loin des chutes. Il est bon que je le mentionne car ces dépressions n'étant pas très éloignées l'une de l'autre, il y a certainement quelque chose à faire. Je pense que les agents de la Conservation de la Faune ont déjà remarqué le trajet de ces migrations et je m'étonne qu'ils n'aient rien à dire... Ceci est un problème qui mérite solution!



... On prenait le caribou au collet...

LA CHASSE EN CANOT DE JADIS...

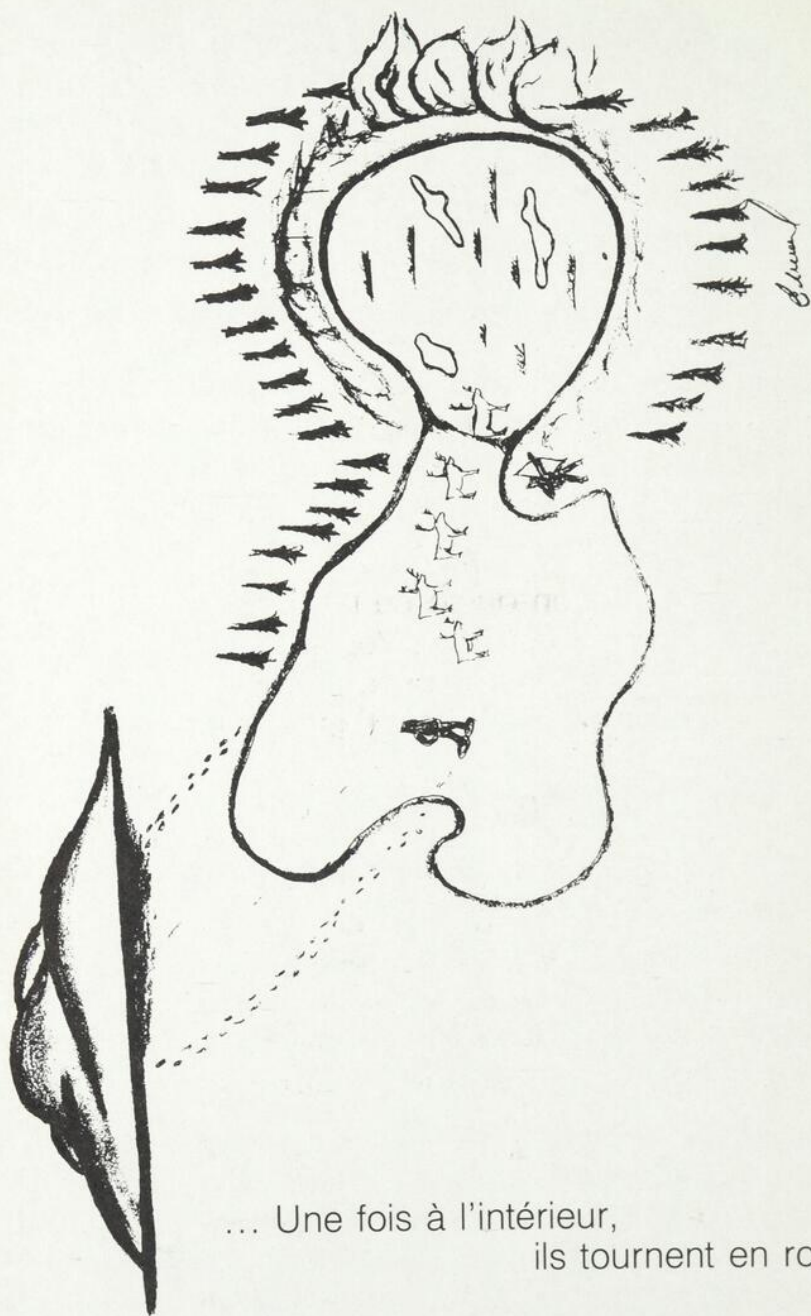
De mémoire d'homme, cette chasse, qui consiste à harponner le caribou d'un canot, a pour origine la découverte d'un vieillard nommé Uapanitaunu ou «Homme du Levant». Il venait du nord et trouva la passe que les caribous utilisaient. Pour la chasse, c'est lui qui en fixait le moment et l'endroit: c'était principalement dans un méandre. Après lui, il y eut Nipatukueu ou «Tueur de Caribous», c'était un Naskapi. Il suivait le troupeau dans l'eau à la suite de la bête de tête.

Il y avait toujours foule au rendez-vous de la «Rivière Georges»... Plus tard, on se sépara pour chasser sur deux territoires à la fois. L'autre endroit étant Kaupitaukasht, à la fourche de la «Rivière de l'aigle». Cela se passait ainsi encore récemment... Nombre d'entre nous s'en souviennent encore!

CARIBOUS PRIS AU COLLET

Autrefois, on prenait même les caribous à l'aide d'un collet... On tressait ensemble huit lanières de cuir pour confectionner la sangle. Cela occasionnait vingt à trente captures à la fois. Je n'ai pas connu cette manière mais me la suis faite expliquer par une vieille femme qui, elle, l'avait vu faire.

Une autre façon de chasser le caribou s'appelle Menikan. Il s'agit de former une enceinte de troncs d'arbres et d'y faire pénétrer les animaux. Une fois à l'intérieur, ils tournent en rond et il est aisé de les abattre...



... Une fois à l'intérieur,
ils tournent en rond.

On peut les tuer à la lance, dans des endroits très enneigés où il leur est impossible d'avancer aisément. On peut aussi se servir d'arcs et de flèches: nos ancêtres, qui étaient d'excellents chasseurs, connaissaient bien des manières de chasser le caribou et y mêlaient même, quelquefois, un peu de sorcellerie...

L'ÉPOQUE D'HIBERNATION POUR L'OURS

En automne, quand vient le temps pour l'ours d'entrer dans sa tanière, il cherchera à camoufler ses empreintes pour qu'on ne puisse pas le pister. Quand il nous arrive de le suivre, en cette saison, on dirait qu'il s'en doutait déjà... Il peut marcher puis tout à coup revenir sur ses pas. Il peut aussi fouler ses propres traces une à une et d'un saut, s'élancer de côté: on le perd alors complètement. Si on réussit à retrouver sa piste, en la suivant, il vous promènera à travers la forêt... S'il arrive à un lac, il nagera jusqu'au milieu puis reviendra en arrière en empruntant exactement le même chemin, puis rendu sur le bord où le boisé commence, il fera un bond de côté jusqu'à l'épaisse forêt. Parfois, il grimpera à un arbre incliné et de là sautera vers les bois. Puis il poursuivra sa route... S'il arrive à un ruisseau, il en suivra le lit en aval ou en amont puis d'un coup, bondira à distance.

S'il fait tout ce manège c'est que sa tanière n'est pas loin... En y arrivant, il y entre immédiatement sans chercher à la restaurer ni à amasser aucune branche. Il attendra pour ce faire qu'il pleuve ou qu'il fasse très chaud. À ce moment là, il réparera sa

tanière et se fera un matelas de branchage ou rassemblera de l'herbe sèche. Tous ces travaux terminés, il bouchera l'entrée et fera un dernier repas de terre et de racines. Il agit toujours ainsi en automne.

En le pistant, on reconnaît s'il s'agit d'un mâle ou d'une femelle. Si on découvre sa tanière, il ne faut jamais se placer devant mais au-dessus et on devra toujours lui parler... On peut dire ceci: «Je suis affamé et je suis épuisé, Grand-père. Viens me voir à l'extérieur». S'il ne sort pas, il se peut que ce soit une femelle et on parle de nouveau en lui disant: «Grand-mère, voulez-vous sortir? Je veux m'asseoir à votre place». Et alors il sortira si on a dit de bonnes paroles et qu'on ne lui a pas manqué de respect.

C'est de cette façon qu'on chasse l'ours en automne.

LES DÉBUTS D'UN JEUNE CHASSEUR

Lorsqu'un jeune homme commence à chasser, ses connaissances lui ont été transmises de père en fils, depuis des générations. Il connaît donc déjà tous les trucs du métier. Il n'aura aucune difficulté à abattre son gibier quel que soit l'animal parce qu'il sait déjà tous les moyens à prendre. Peu à peu, à force de bien chasser et d'augmenter sans cesse le nombre de ses prises, il lui arrive d'étranges aventures. Un jour, avant de partir chasser, il fait un songe: «Je rencontre une jeune fille qui m'aime beaucoup, assez pour faire l'amour avec moi. Je la déshabille et mets

tout son linge en tas». Le matin, il part chasser et aperçoit deux caribous: une femelle et son petit. Il les tue, les dépèce et met toute leur viande en tas, puis recouvre le tout des deux peaux. Il regarde et se rappelle son rêve et alors il en saisit le sens...

Puis il fait d'autres songes qui se réalisent tous, alors il commence à y croire de plus en plus et compose même un chant à ce propos. Il sent maintenant qu'il est la proie d'étranges visions: il voit à distance par la pensée et tout se réalise.

Un jour, il «voit» son sosie et celui-ci lui confie: «Tu serais encore meilleur chasseur si tu devenais chaman!».

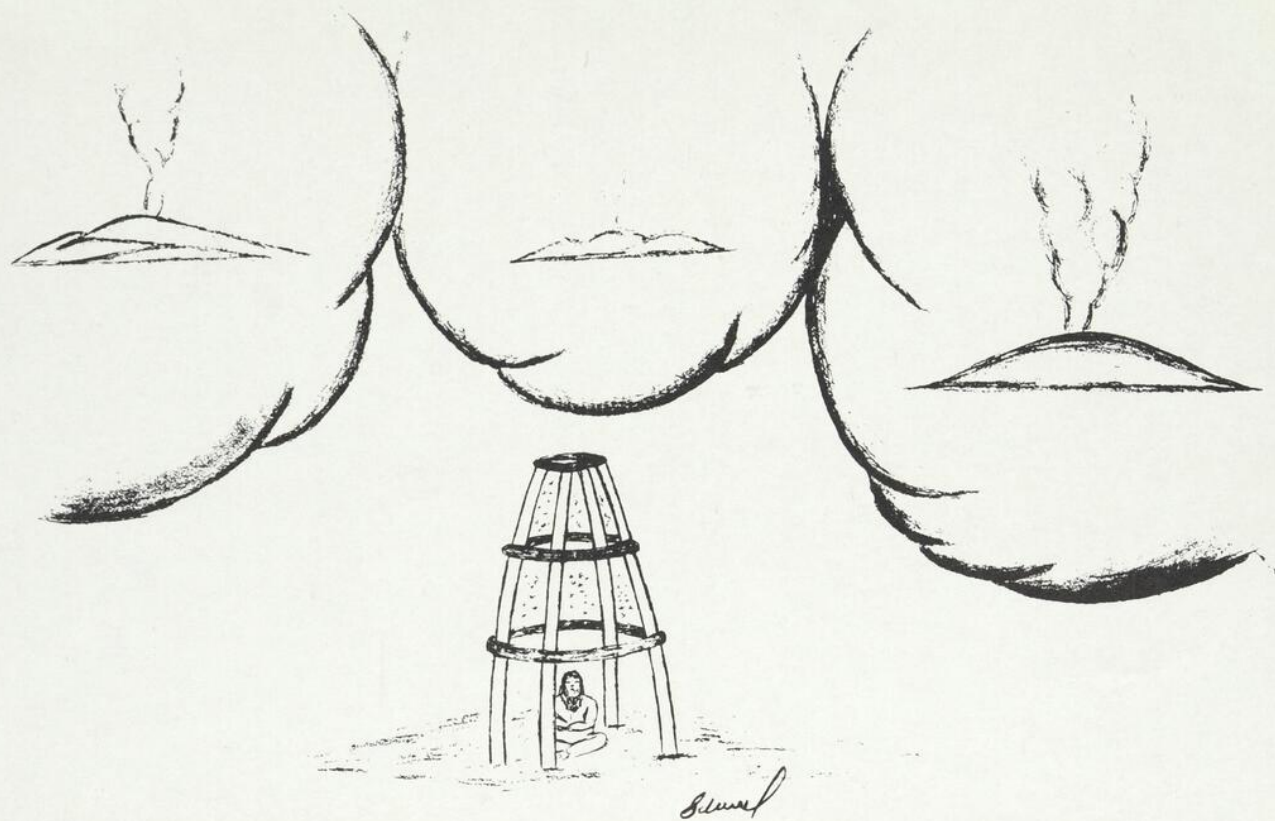
Là, il deviendrait encore plus puissant car il pourrait «voir» tous les animaux, proches ou lointains. Il essaie alors de faire agir la tente tremblante mais manque encore de puissance. Son sosie lui apparaît et lui parle à nouveau: en automne, vers septembre, il trouvera un étang aux eaux bleues qui n'a ni charge ni décharge (vous en avez sans doute vu de semblable), il y verra un canard, une macreuse noire femelle. Elle fera le tour de l'étang deux fois et l'eau se mettra à tourner comme le volatile. Il ira de plus en plus vite en réduisant les cercles au centre desquels l'eau s'écoulera, laissant l'étang à sec. «Là tu trouveras des animaux semblables à des petites loutres. Elles seront couchées de différentes façons. Elles seront distantes d'un mètre les unes des autres. Tu devras les enjamber sans les toucher. Je te devancerai, tu devras me suivre pas à pas. Tu

feras comme moi. Si ton pied touche à un animal, il pourrira. Emporte un bâton, tu t'en serviras pour choisir une bête. Certaines sont bénéfiques et d'autres portent malheur, je te dirai lesquelles». Après avoir touché à l'une d'elle avec son bâton, il l'essuie de son foulard et met ce dernier dans son sac; il pourra s'en servir pour augmenter ses pouvoirs. «Tu tireras ta puissance de ce foulard» lui dit son sosie.

Une fois de retour, il demande à sa femme de lui coudre un sac qui lui servira à ranger la précieuse étoffe. Il s'en servira pour la chasse et dans ses fonctions de chaman.

Cela demande quatre à huit bonnes perches pour fabriquer une tente tremblante. Le haut doit être consolidé par une charpente qu'on fixe solidement à l'aide d'une corde. On entoure l'ensemble d'une toile très tendue. Une fois terminée, le Chaman en fait le tour avant d'y pénétrer. L'entrée doit être à l'est...

Il n'a pas glissé la moitié de son corps que déjà la tente en question se met à trembler, les perches à siffler, et toutes sortes d'animaux à y vibrer en se frappant contre la toile comme si des milliers de mouches y avaient pénétré. On y entend des cris d'animaux: caribous, canards, outardes... Puis le chaman entame sa chanson et on l'entend comme si elle venait des airs. La tente continue à s'agiter de tous côtés et le haut se rétrécit, mais au pied de la tente, rien ne bouge. On ne peut rien déceler jusqu'à une hauteur de deux pieds et demi et même, si en hiver, la tente est plantée dans la neige.

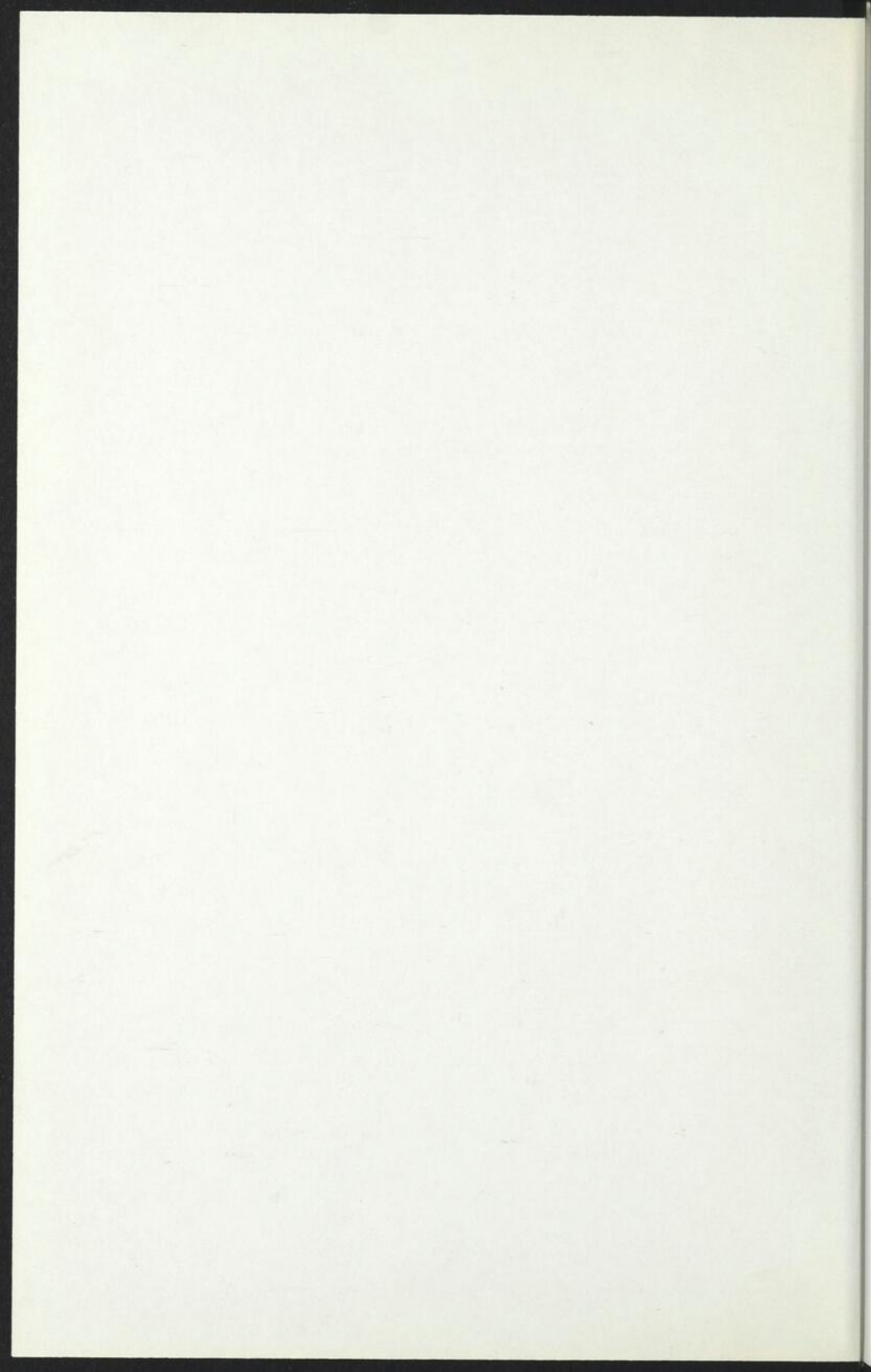


... Comme si des milliers de mouches y avaient pénétré.

Je vais vous faire une confidence: ce qui entre dans la tente sont tous les animaux abattus par le chaman durant sa vie de chasseur. Cela se passe comme si tous ses animaux revenaient à la vie et c'est ce qui fait trembler la tente. De plus, le chaman, qui est assis à l'intérieur, «voit» tout. Ce n'est pas lui qui chante mais son sosie, celui que l'on nomme Mishtapeu: il parle comme nous, mais sert d'interprète aux animaux, d'où son surnom. Parfois, les chamans tentent de s'entretuer pour s'emparer de leur puissance respective. Ils augmentent leur pouvoir de chasse, s'ils parviennent à tuer d'autres chamans. Ses «amis» seront alors plus nombreux. Un chaman essaiera toujours de s'accaparer la puissance de tous ceux qui sont bons chasseurs et essaiera de les tuer. Alors pour s'en débarrasser, il faudra faire appel à la puissance de plusieurs chamans... car ils «voient» quand l'un des leurs se fait tuer... Cela provoque leur vengeance. Ils épient à distance leurs faits et gestes tout comme on peut voir au loin un feu de forêt à cause de la fumée qui monte au ciel. Ainsi, ils savent quelle est la puissance de chacun et si l'un peut les avoir toutes, il dansera.

Même si en hiver la tente tremblante est installée dans la neige, quand Mishtapeu danse, on l'entend et on voit la terre bouger! Il danse pourtant au-dessus de la neige. C'est quelque chose d'extraordinaire que cela... Il y a, comme cela, plusieurs choses étranges que l'on est capable de faire, il s'agit pour cela de comprendre...

ET POUR TERMINER...



LA LÉGENDE DE L'AIGLE GÉANT (deuxième rêve)

... Peu de temps après, notre homme rêve de nouveau à son grand-père, l'Aigle Géant.

Il avait vu des pistes sans avoir eu le temps d'aller à la recherche des castors...

Dans son rêve, celui-ci lui disait: «Tu indiqueras ton chemin toujours en plantant une branche ou un arbuste au bord du lac ou de la rivière que tu traverseras». Un jour qu'il cheminait, il traversa un lac gelé. Mais arrivé vers le milieu, il se souvint de la recommandation et fit demi-tour en se disant: «J'ai encore oublié de marquer mon chemin, il faut que je fasse attention!». Il allait continuer quand, soudain, un aigle l'emporta: c'était la femelle de l'Aigle Géant. Elle l'emmena très loin, vers une montagne escarpée où se trouvait son nid. À ce moment, l'Aigle Géant n'était pas là mais savait que l'homme allait être tué. La femelle s'envola peu après et l'aigle mâle se posa. C'était bien son ancienne connaissance! Dans le nid, les aiglons en voulaient à sa vie et cherchaient à le becqueter pour le manger. L'Aigle Géant lui dit alors: «Frappe-les!». Il remarqua un bâton non loin de lui, s'en arma, frappa à mort les aiglons et les jeta au bas de la falaise. On lui avait dit qu'un aigle volait haut mais pas longtemps. «Jette-toi en bas!» lui dit l'aigle... mais il hésitait, craignant trop de s'écraser. «Fais vite!». D'un coup, il se laissa tomber de la falaise et l'aigle le rattrapa par la taille le questionnant sur sa femelle: «Comment volait-elle, haut ou bas?». «Elle volait bas, dit-il, et

... Quand soudain, un aigle l'emporta!

136



loin du nid». Il l'emporta à une certaine distance et dit : «Surveille les nuages poussés par le vent d'ouest».

C'est alors qu'elle les vit et les survola. Les nuages s'amoncelaient... «Avertis-moi, dit l'Aigle Géant, si tu vois un nuage se rapprocher». Il le voyait déjà. L'aigle prit de l'altitude, abritant son compagnon contre lui pour le protéger du froid. La femelle traversa deux épaisseurs de nuages, le mâle en traversa trois pour la désorienter... puis il chercha une éclaircie pour redescendre et la trouva. Il descendit non loin du campement de l'homme et celui-ci demanda à l'aigle : «Lâche-moi au-dessus de la neige molle». Ce fut fait et il se trouva entièrement recouvert de neige. Se déneigeant, il leva la tête et vit les deux aigles se battre au loin. Il rentra chez lui heureux et sa femme était contente aussi. Il croyait être devenu une martre là-haut, dans le nid de l'aigle, mais le revoici un homme...

Et maintenant, je vais vous donner la signification de cette légende :

Quand on observe les pistes de la martre sur le lac, on voit qu'elle revient sur ces pas puis traverse. Nous savons que c'est ce que fit l'homme qui commença à traverser, revint puis retraversa complètement le lac. Ceci, l'aigle le sait, ce qui le fait craindre davantage. Voilà ce que la légende raconte : autrefois l'homme fut changer en martre puis devint moitié-homme et moitié-martre, puis enfin, reprit sa forme humaine.

Tout est bien qui finit bien.

Tous droits
réservés
on
ne peut
reproduire
enregistrer ou
diffuser en tout
ou en partie le
présent ouvrage, par
quelque procédé que ce soit,
photographique, sonore, magnétique
ou autre, sans avoir obtenu
au préalable, l'autorisation de l'auteur.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR	1
LEXIQUE INNU	3
INTRODUCTION: L'aigle géant, premier rêve . (Légende)	7
<div style="border: 1px solid black; padding: 2px; display: inline-block; margin: 10px 0;">CHAPITRE 1</div>	
Déplacement sur nos territoires	11
<div style="border: 1px solid black; padding: 2px; display: inline-block; margin: 10px 0;">CHAPITRE 2</div>	
Nécessités et réflexions	29
<div style="border: 1px solid black; padding: 2px; display: inline-block; margin: 10px 0;">CHAPITRE 3</div>	
La vie dans le bois	47
<div style="border: 1px solid black; padding: 2px; display: inline-block; margin: 10px 0;">CHAPITRE 4</div>	
La médecine et les maladies	69
<div style="border: 1px solid black; padding: 2px; display: inline-block; margin: 10px 0;">CHAPITRE 5</div>	
Mémoires	93

CHAPITRE 6

La chasse 111

FIN: L'aigle géant, dernier rêve 133
(Légende)

